

JEAN NOUYRIGAT

A L'ENSEIGNE
du
PÈRE TRANQUILLE

(Souvenirs)

Publications F.B.

*

A L'ENSEIGNE
du
PÈRE TRANQUILLE

(Souvenirs)

Dans la collection : *L'invité des Derniers Cahiers* :

JEAN NOUYRIGAT

A L'ENSEIGNE
du
PÈRE TRANQUILLE

(Souvenirs)

Publications F.B.
5, rue Fondary
75015 Paris

Aux Publications F.B.,
dans la collection
« *L'invité des Derniers Cahiers* »

- Georges LAFFLY,
Mes Livres politiques, Paris, 1992.
- François LEGER,
Une Jeunesse réactionnaire, Paris, 1993.

QUELQUES MOTS,
EN HORS-D'ŒUVRE

A l'enseigne du Père Tranquille, où l'on servait à pied, à cheval, en voiture, sur le pouce ou à satiété jusqu'à tard dans la vèprée, nonobstant l'éclat des faces empourprées, à boire, à manger et surtout à causer, j'ai pratiqué Jean Nouyrigat, dit Nounours, dit le Vieux Sauvage, pendant plus de trente ans aujourd'hui. Un vrai bail... C'était hier. Comme le temps passe...

*

Je croyais connaître assez bien cet être d'exception. Je savais qu'il n'avait qu'un défaut : celui de n'être jamais à l'heure aux rendez-vous, et quand je dis « jamais », ce n'est pas « souvent ». La raison en est simple et

n'aurait pas échappé à l'œil belge d'Hercule Poirot. Quels que soient la distance à parcourir et le nombre de reposoirs amis (Nounours ne boit jamais que par amitié) sur le chemin, il ne se prépare à s'y rendre qu'à l'heure où il lui faudrait arriver. Ainsi, je l'attendais fin janvier, avec son manuscrit. Ils ne se sont pointés qu'en juillet, sans doute pour faire durer le plaisir. C'était bien vu. S'il n'y avait pas eu ces histoires de « vaches folles », j'aurais tué le veau gras, tant j'étais heureux de les voir, enfin.

Je savais, pour l'avoir beaucoup observé, que ce tonitruant était un timide en représentation, cachant beaucoup de finesse et de réserve derrière ses numéros de tavernier vociférateur, comme Pierre Fresnay avait besoin de moustaches ou de barbes postiches pour se sentir vraiment à l'aise devant les spectateurs.

Je savais que notre M^{me} Angot en pantalons, pas bégueule, fort en gueule, tendre comme une première ligne dans la mêlée, avenant comme les Causses, délicat comme un bull-dozer, devenait d'une sensibilité de myosotis sitôt que le propos se faisait sentimental. Il se retournait alors, discrètement. Il écrasait une larme, du coin d'un mouchoir comme la France rurale n'en porte plus depuis la défaite de 1870. Sa tristesse se lisait sur son visage fait pour la jovialité et il trouvait

une phrase de circonstance, dans le style de ce héros de Marcel Aymé qui, devant la vacherie existant sur la terre, préférait se retirer en banlieue. Personne n'a le monopole du cœur. C'est un autre Auvergnat qui l'a dit.

*

Oui, je croyais tout savoir sur Jean Nouyrigat, dit Nounours, dit le Vieux Sauvage, la Terreur de Bienvenüe, la Bête du Gévaudan, le Rempart de Saint-Nicolas... je savais que cet homme paraissait trop simple pour ne pas être double... que ce calotin était républicain et ce têtù subtil... que cet Auvergnat était Béarnais, mais j'ignorais que ce tranche-montagnes fût aussi prudent prudentissime -, attentif à ne pas dire du mal de son voisin, encore plus d'une certaine catégorie de citoyens qu'affectent la discrimination et l'incitation à la haine raciales. Sa modération sur LA question m'a surpris et enchanté. Ce n'est pas ce livre qui permettra à la LICRA de m'envoyer, comme éditeur, sur les bancs d'infamie de la XVII^e où elle m'a si souvent conduit, en tant qu'auteur.

Dieu m'est témoin, pourtant, que je n'ai pas plus pesé sur lui que sur ses devanciers.

C'est en toute liberté que l'admirable Georges Laffly s'était promené parmi ses Livres politiques. Son choix en est la preuve. Ses commentaires l'attestent. C'est un petit-grand livre éblouissant d'intelligence et de liberté, un foisonnement ajusté et savant, une galerie de glaces et d'échos, une mosaïque au raffinement secret qui laisse au cœur un regret : celui de ne pas accorder assez de temps à la lecture.

C'est en toute liberté que François Leger, si vif, si prompt, si cultivé, si original dans toutes les démarches de sa pensée, si simple dans un français si naturel, s'était promené dans sa Jeunesse réactionnaire, petit-grand livre irremplaçable par le monde disparu qu'un témoin ressuscite.

C'est en toute liberté que Jean Nouyrigat se promène entre ses tables, son fourneau, sa cave, ses amis et se raconte, attentif aux êtres et aux choses, qui se sont plus métamorphosés en cinquante ans qu'ils n'avaient changé en cinq cents.

A l'Enseigne du Père Tranquille s'inscrit très bien dans le dessein de cette collection : en marge des Derniers Cahiers montrer la diversité de la Famille. Cette diversité, les Cahiers la donnent par le choix des sujets. Ici, c'est par le choix des auteurs. Nos adversaires se décrivent en croyant nous peindre. Nous ne sommes pas du tout le troupeau hagard et furieux, bouché, à ceillères, qu'ils disent. Nous appartenons trop à

la France française pour cela. Par l'air, le ciel, ses saisons, le vent de printemps et le vent d'hiver, l'esprit, la langue, les siècles, le sang, elle nous a rendus trop sensibles aux nuances, à la raison comme aux musiques, à l'originalité irremplaçable des êtres, à la dualité complémentaire des répliques, au naufrage d'une civilisation dont les épaves sont des reliques, à la vérité du passé, aux lois immuables du changement, pour accepter jamais le monolithique et le compact, le moule...

Lisez Laffly, Leger et Nouyrigat, vous en serez convaincu.

François Brigneau
Août 1996

PASSE BOIRE UN VERRE
A LA MAISON...

« Tu passes boire un verre à la maison ces jours-ci ? »

C'est le genre de convocation-invitation à laquelle je résiste rarement. Jamais, en tout cas, quand elle émane de François Brigneau. Être reçu dans sa gentilhommière est déjà un honneur, mais c'est également la certitude qu'il y aura... plusieurs verres à boire là-haut. Que celui qui a passé soif chez lui lève le coude...

Ce n'est pas le cas.

Certains copains prennent leurs dispositions ou... ne m'invitent plus. Ce que ça a pu être drôle, la deuxième bouteille vidée, de lire la détresse s'inscrire sur le visage du maître de céans tandis qu'il décochait, conjointement à son épouse et à la dérobade, un SOS visuel :

« Fais quelque chose !... » Laquelle (épouse) lui répondait par un mouvement synchronisé de haussements d'épaules et de sourcils, en signe d'impuissance, qu'on pouvait traduire par : « C'était la dernière !!... »

Mais ce n'est sûrement pas seulement pour trinquer que le « Pépé » me convie sur sa colline inspirée de Saint-Cloud, celle où réside aussi Jean-Marie Le Pen.

Je tourneboulais cela dans ma tête tandis que je prenais, en voiture, le méchant virage de la côte de Montretout, celui du garage, plein d'admiration pour le vieux Gaulois qui, l'an dernier encore, à soixante-seize balais, la grimpait à vélo. Et pas toujours, comme aujourd'hui, sous un soleil chatoyant.

Avant même d'avoir touché la sonnette, l'alarme s'était mise en action.

Chez « Pépé », la protection n'est pas du genre caméra de détection à balayage électronique. Ici, l'alerte est donnée par un fauve à poil raide et gris, véritable boule de muscles. C'est Corvec - en breton : glouton -, le schnauzer, gardien incorruptible et dévoué dont les aboiements et l'attitude engagent à la prudence.

Depuis que j'ai le privilège d'être reçu chez François, j'ai toujours rencontré un chien en la demeure. Pour moi qui, depuis ma plus lointaine enfance, ai vécu avec un compagnon à quatre pattes et envisage difficilement

l'éventualité de m'en séparer, c'est un signe révélateur qui confirme et conforte, s'il en était besoin, d'autres affinités : toute une certaine conception, et même une conception certaine, d'une vie domestique - de *domus*, maison - que par héritage chromosomique nous avons en commun, transmise par nos pères qui la tenaient des leurs - lesquels vivaient en ces temps reculés où régnait l'obscurantisme : c'est-à-dire l'absence de télé, le défaut de carte de crédit, l'inexistence d'organismes d'assistanat sociaux, laïcs et réglementaires.

« *In illo tempore* » - à l'intention de nouveaux curés en jeans/baskets -, l'homme vivait dans une vraie maison avec sa famille. De préférence à la campagne. Pour cette raison, on l'appelait paysan, bouseux, péquenot ou pécore, cul-terreux, plouc, mais pas encore agriculteur ou exploitant agricole. Ceux qui le méprisaient de la sorte étaient d'anciens paysans, bouseux, etc., « montés à la ville » car il n'y avait pas toujours à « croquer » pour tout le monde à la ferme. Quelques-uns avaient réussi : ils étaient fonctionnaires dans les Chemins de fer ou les Postes. L'élite était instituteurs (trices). Beaucoup étaient ouvriers d'usine et « vivaient au loyer », dans des immeubles déjà anciens dits de rapport. Sur leur façade était fixée, mais pas sur tous, la fameuse plaque - lettres blanches sur émail

bleu - « Eau et gaz à tous les étages ». Ils avaient perdu la maison et le jardin où ils allaient, enfants, se soulager et amender par la même occasion le potager... Les W-ché étaient au mieux sur le palier, souvent au fond de la cour.

Dans les fermes, il y avait partout et toujours le chien à vaches et souvent un second chien si le patron était chasseur. Les deux n'étaient pas traités de la même façon. Le chien berger, « *lou labrit* », chez moi, était respecté. Il servait, comme servaient les bœufs qui tiraient le brabant. Il participait, à ce titre, à la bonne marche de la propriété. Pour tous ses services rendus il était assuré de sa gamelle quotidienne. Pour le chien de chasse, c'était plus aléatoire ; cela dépendait de la générosité de la patronne, selon qu'elle l'avait en plus ou moins bonne estime. Malgré tout, le chien, même le berger, passait après le cochon mais bien avant le chat dont le statut « social » était cent fois moins enviable. Bien que indispensable à la destruction de la vermine (rats, souris), le chat était considéré plus ou moins comme une sorte de squatter. On disait d'un chien errant : il est de telle maison. Jamais d'un chat. Ce dernier était assuré du gîte ; c'était déjà beaucoup ; alors, pour le casse-croûte, qu'il se débrouille ! D'ailleurs, il était inutile de le nourrir, sinon il n'aurait plus assez faim pour chasser... Il ne restait aux

malheureux chats qu'à épier et voler tout ce qui pouvait traîner sur la table ou devant l'âtre. Ce qui aggravait encore leur cas.

On ne m'ôtera pas de l'esprit qu'un chien doit vivre libre, sans chaîne, dans un espace suffisamment grand. Avoir un chien en appartement relève de l'égoïsme, de la part du maître, et de l'esclavage pour l'animal, à moins que ce ne soit l'inverse. En ce domaine, là également, je suis à contre-courant si j'en juge par le nombre de teckels, cockers, labradors, selon les modes, qui occupent des appartements cossus, de préférence dans le VII^e ou le XVI^e. Ils sortent, à heure fixe, promener au bout d'une laisse leur maîtresse accessoirement ils en profitent pour crotte délicatement, sur le trottoir de préférence au caniveau. Immanquablement quelqu'un marchera dedans. Si ça portait vraiment chance, il y aurait beaucoup plus de gagnants au loto...

Le schnauzer de François, lui, est joyeux et vit pleinement sa vie de chien. Il est là pour prévenir et s'en donne à pleine voix.

Le patron a entendu. Qui ne l'entendrait à deux cents mètres ? Il sort (le patron) dans sa tenue habituelle, quasiment son uniforme : polo, pantalon de toile, nu-pieds dans ses savates.

« Entre ! » Il se tourne vers l'aboyeur et ordonne sévèrement : « Assez, Corvec ! » Peine

perdue. Tant que nous ne serons pas à l'intérieur, Corvec n'arrêtera ni ses bonds, ni ses abois. Cela relève de la complicité, proche de l'affection, entre les deux compagnons. Que de fois ai-je remarqué ce jeu chez ces couples « en union libre » homme/chien, à l'inverse de ces animaux dressés, matés, soumis, se couchant à la voix, au doigt, à l'œil d'un maître chien superbe et vaniteux pour lequel je n'ai pas d'admiration débordante.

« Bonjour, Nounours, comment ça va ? Qu'avez-vous planté comme variété de tomates cette année ? »

C'est la voix pointue, un brin narquoise de Sabine Brigneau qui sort de sa cuisine.

Nous avons, avec Sabine, une toquade commune : la pelouse et le jardinage. Alors, quand on se rencontre, qu'est-ce qu'on se raconte ?...

Comme je ne peux pas comparer ma pelouse à la sienne, qui est cent fois plus belle, j'essaie de me rattraper sur les légumes. Pas toujours. Notre dernier challenge (ça fait jeune) portait sur les variétés Pyros, Montfavet, Saint-Pierre, Fournaise. L'an dernier, j'avais planté deux espèces de tomates que j'ai voulues complémentaires dans le temps : l'une, « très rustique, précoce, particulièrement résistante aux maladies, d'excellente qualité gustative » (*scripsit* le catalogue) ; elle s'est révélée particulièrement précoce au mildiou ; la

seconde ne faisait pas état de ses qualités de résistante ; néanmoins elle s'affirmait « vigoureuse, tardive, bien adaptée au climat septentrional, très rustique (encore) et d'excellente coloration rouge vif » (toujours le catalogue) ; effectivement, elle a commencé à rosir tardivement, vers le 15 septembre, par timidité sans doute, mais quant au rouge vif, nada.

« Assieds-toi... »

Le décor est dressé : sur la table, deux verres, la bouteille de chinon du Château de Ligré de l'ami Ferrand, le pain de Poilâne dans la corbeille, le saucisson et sa planchette ; avec le Laguiole ça devrait « baigner ».

« Je suis en train d'écrire le dernier cahier de la quatrième série. Ce devait être le der des ders. Et puis, je continue... »

Suit un blanc, comme ils disent à la radio.

Suivent aussi quelques variations sur l'affectueuse pression des amis, qui surgit à point nommé pour les décisions délicates. Je m'essaye à quelques compliments. Il me coupe :

« Attends ! Je vais donc attaquer la cinquième série. Elle sera accompagnée d'un *Livre de l'invité*. Après Laffly, après Leger, j'ai pensé... (un temps, il ménage ses effets) j'ai pensé à toi ! »

Du coup, le verre que je tiens au bord des lèvres manque de m'échapper. Selon mon habitude, je pars, bille en tête :

« Ça va pas chez toi ? Tu te fous de moi ? Tu réalises ce que tu me demandes ? Prendre la suite de deux vrais "pros" qui ont écrit des bouquins et des articles par dizaines, qui font autorité ? Tu me vois, moi, le joueur de quatrième division d'honneur, jouer dans la cour des grands de Division 1 ? Faut pas se moquer non plus des lecteurs. Ce n'est pas parce que j'ai écrit vingt-cinq lignes sur un propos de table dans *le Choc du mois* ou trente dans *NH*, sur un coup de sang, que je suis un homme de plume (en boxe, je tirerais plutôt dans la catégorie des lourds). Tout juste un plumitif de comptoir. Tu as sous la main une bonne dizaine de véritables journalistes ou (et) écrivains à qui tu n'as qu'à passer un coup de fil. Pour celui que tu auras distingué ce sera une immense joie et un grand honneur d'être associé à ton entreprise.

— Ce sont là les sentiments qu'a déclaré ressentir celui que j'avais choisi pour la quatrième série. Et puis... il s'est évanoui dans la nature. Quant à toi, si je comprends bien, tu ne perçois pas ma proposition comme une joie. Laissons le superlatif et ne galvau-dons pas l'honneur.

— Mais, comprends-moi, François... Cent pages, c'est trop pour moi !

— Tu n'es pas capable ou tu ne te sens pas capable ? Dans l'un comme dans l'autre cas je me serais trompé. »

Et, désabusé, il laisse seulement tomber : « Je suis donc un vieux croûton (il emploie un qualificatif plus bref). »

Ailleurs, en d'autres circonstances, venant de quelqu'un d'autre, ce pourrait être du chantage. En l'occurrence, le subterfuge, si subterfuge il y a, est exclu. A voir sa moustache remonter vers le nez, son cou s'engoncer un peu plus dans les épaules, je me culpabilise ; d'impolitesse, voire d'irrévérence ; des pires et inimaginables bassesses qui puissent m'être reprochées à l'égard de François.

S'il apparaît parfois, dans notre façon de faire, certaines libertés d'expression, particulièrement de ma part, qui laisseraient supposer une familiarité désinvolte, il y a mal donne. J'ai trop d'admiration et de respect (c'est un mot de plus en plus obsolète qu'on ne trouvera bientôt que dans les mots croisés) pour François pour que je puisse le « manquer » sur un point important.

Si d'aucuns subodorent là quelque flagornerie, je leur conseille de s'informer auprès des copains qui me connaissent un peu depuis un bout de temps ; pour les plus anciens, ça se compte en décennies. Ils apprendront qu'en matière de brosse à reluire je n'en possède qu'une, destinée à faire briller, très

approximativement, mes propres pompes. Quant à être courtisan, le rôle m'irait aussi bien que celui du petit rat de l'Opéra dans le *Lac des Cygnes*...

Je me sens mal à l'aise.

Si François estime - Dieu sait qu'il a dû peser le pour et le contre - que je peux faire ce travail, pourquoi le décevoir et le vexer ? En refusant, je trahis sa confiance. Et le bonhomme, tel que je le connais, ne va pas apprécier. Pas sûr que je sois invité de sitôt au château...

Je récapitule.

Quand j'ai pu écrire un peut tout ce qui me traversait la cervelle, ou ce qui m'en tient lieu, c'est d'abord à lui que je le dois : dans *Présent*, tout au début, dès 1984, avec curieusement déjà « L'invité d'une semaine en liberté » ; puis au *Choc du mois*, tant que ce chouette mensuel a vécu ; à *National Hebdo* encore, avec, je le reconnais et l'en remercie, le soutien sans faille de Roland Gaucher. De temps à autre, j'ai quelques démangeaisons d'écriture qui me prennent le bout des doigts. Comme je n'ai pas de journaux où m'exprimer, je rengaine mon stylo dans son capuchon.

Mi-déférent, mi-résigné, mais pas soumis, j'interroge :

« Quel serait le thème du livre ? Genre intellectuel peut-être ? Ce qui convient à mon style littéraire... »

Il ignore la provocation.

« J'ai constaté qu'en dehors des trente ans que tu as passés derrière ton comptoir du *Père Tranquille* les tribulations de la vie t'ont permis d'accumuler bon nombre d'histoires et d'anecdotes. Généralement, tu les agrémentes de propos et (ou) jugements tout personnels. Parfois, tu nous les sers au gré de ton humeur ou au hasard de tes souvenirs. Fais-en un paquet et mets-les par écrit.

— Tu penses vraiment, François, qu'après les deux premiers ouvrages de haute lignée - j'y reviens - ma prose d'écrivillon rapportant des calembredaines de bistroquet va intéresser les lecteurs ? Tu prends grand risque à te compromettre avec moi. Ta réputation d'homme sérieux peut en pâtir... »

Cette fois-ci, son silence est suffisamment éloquent pour que je tire le frein à main... Je me rends : « Le manuscrit serait à remettre dans combien de temps ? »

Les yeux revivent, la moustache redevient guillerette :

« Dans trois mois.

— C'est d'accord. Tope là ! »

Nous topâmes et parlâmes d'autre chose, de sujets qui ne divisent pas.

L'après-midi était, à l'égal de la seconde bouteille, fort entamé quand je redescendis la colline, la tête bouillonnant d'ébauches et de schémas qu'il allait falloir mettre d'équerre,

comme disait mon regretté pote Bastien qui avait débuté avec Louis Renault dans l'un des premiers ateliers en planche de l'île Seguin...

NAISSANCE DU PÈRE TRANQUILLE

Le *Père Tranquille* - Café Restaurant - est dans la famille Nouyrigat depuis 1906. A cette date, mon grand-oncle Auguste, « monté » à Paris à la fin du XIX^e siècle pour fuir la pauvreté de son Rouergue natal, parvient à emprunter assez de sous pour acheter un estaminet, sis au 30 avenue du Maine, au débouché de la gare Montparnasse et de l'ancienne barrière du Maine percée dans le mur d'octroi des Fermiers généraux démolie en 1859.

*Ce mur murant Paris
Rend Paris murmurant.*

Pourquoi « *Père Tranquille* » ?

Parce que c'était une « mère », une cayenne de compagnons maçons. Ces compa-

gnons qui faisaient leur Tour de France, lorsqu'ils arrivaient dans une ville avaient leur point de chute : généralement proche d'une gare, une auberge tenue par « la mère ».

En la circonstance, le Tonton Auguste, ne pouvant se transformer en mère, devint père... Lorsqu'il en eut assez de Paris et que l'envie lui vint de revoir le pays, il passa la main aux jeunes mariés qui devinrent mes parents.

C'était en 1928.

Il n'y avait ni Tour, ni souterrains. Des trains de Bretagne débarquaient des vagues de coiffes blanches portées par le vent d'ouest. Elles égayaient de leurs rubans et de leurs dentelles le bitume de Montparnasse avant de s'engouffrer dans le métro ou dans les taxis. Le spectacle s'est prolongé assez longtemps après la guerre - surtout à la période de mai/juin, celle des communions - pour que j'en conserve un souvenir très précis.

De par sa situation, le fond de la clientèle du *Père Tranquille* était majoritairement constitué des voyageurs de la gare.

Un hasard prémonitoire (est-ce bien compatible ?) fit que parmi cette foule de « touristes » il s'en trouva un qui, sans doute parce qu'il avait soif, choisit d'entrer au *Père Tranquille* de préférence à la douzaine de bistrots qui lui ouvraient leurs portes.

Ce voyageur en attente de son train pour Quimper s'appelle aujourd'hui François Bri-gneau. C'est par lui que j'ai appris qu'il se passait de drôles de choses dans l'arrière-salle. Jamais mes parents ne m'en ont parlé. Une fois par mois, un groupe d'anarchistes se rassemblait pour écouter un certain Émile Armand, auteur-éditeur de *l'En-Dehors*, qui les entretenait, entre autres sujets, du « droit à l'amour pour les vieux ».

Je ne vois pas très bien en quoi cela pouvait à l'époque intéresser François. Il n'avait pas vingt ans et moi je finissais à peine de savoir marcher pour commencer à apprendre à courir.

Je passe sur les « heures les plus sombres ». J'y reviendrai.

Nous sommes dans les années 1960.

Mes parents, nés avec le siècle, estimèrent que, depuis l'âge de douze ans qu'ils travaillaient, il était temps, comme disait mon père, « d'envisager enfin de vivre ». Depuis longtemps ils étaient libérés de l'angoisse des billets à ordre à honorer en fin de mois. Ils s'étaient également et largement acquittés de leur obligation parentale à mon égard en m'offrant le privilège « d'aller aux écoles », et à l'Université, en plus. Depuis trente-deux ans, à raison de quinze heures par jour, six jours

sur sept, ils avaient accumulé quelques heures supplémentaires à récupérer.

J'étais marié. J'avais un job sérieux dans une société « en béton ». Ma femme travaillait également. Pas de problème de logement. Ça baignait. Ils pouvaient donc « mettre en vente ».

C'était oublier mon caractère. Petite erreur...

De nature, je crois être indépendant. Cet état d'esprit, je le tiens des deux familles réunies. Il est enraciné chez nous. Mes parents, mes oncles paternels n'ont eu de cesse de se mettre à leur compte. Grand-père était artisan couvreur. Mon oncle maternel, qui m'a élevé avec ma grand-mère, n'avait que cinq hectares de cultures pour vivre. « Ridicule », diraient les Bruxellocrates. Mais ces cinq hectares étaient à lui, pour les tenir de son père. Pour rien au monde il n'aurait accepté de se faire métayer ou fermier d'un grand domaine. « *Meste a casa* » (maître chez soi) était sa devise.

Voir le *Père Tranquille* partir entre des mains étrangères me tourmentait, m'agaçait et me chagrinait. Sans le dire, et même sans trop l'avouer, je me préparais à sacrifier une « carrière » quasiment assurée (à cette époque c'était courant) à ma passion de liberté. Un petit chez-soi vaut mieux qu'un grand chez-les-autres. Notez bien que la sagesse populaire est parfois incomplète, car je ne vois pas ce

qu'il y a de répréhensible à estimer qu'un grand chez-soi vaut encore mieux qu'un petit chez-les-autres.

Je prenais prétexte, le plus souvent en toute mauvaise foi, de la moindre contrainte, inhérente à toute vie en société, pour m'agacer à petit prix.

Dans mon boulot j'étais le plus jeune et le dernier arrivé. A ce titre, je partageais un bureau restreint avec un collègue déjà ancien dans la maison. Cette cohabitation ne plaisait ni à l'un, ni à l'autre. J'imagine que « l'ancien », dérangé dans ses aises, dut s'en ouvrir au chef. Un bon bonhomme, le chef, connaissant bien sa partie pour en avoir gravi les échelons, comme c'était la règle quasi générale pour le personnel d'encadrement.

L'effet fut inattendu pour « l'ancien ». Le chef me fit venir dans son immense bureau, aux boiseries patinées, éclairé par deux grandes fenêtres. J'eus le sentiment très net que ce transfert créa des jalousies dans la maison où la promotion se faisait à l'ancienneté.

Comme souvent, le choix du chef était subjectif. Il portait davantage intérêt à mon nom, qui lui rappelait ses origines auvergnates, qu'à mes mérites.

L'ennui, quand il fallut vivre avec lui toute une journée, ce fut de supporter sa pipe. Il fumait comme un sapeur. Toujours en train de

bourrer sa bouffarde de caporal ordinaire et de la rallumer dix fois plutôt qu'une, tout en ne supportant pas que j'entrouvre une fenêtre, de crainte, disait-il, d'abîmer les vénérables lambris.

Le chef dirigeait le département implantation et maintenance des stations-service de l'honorable maison Desmarais Frères, distributeur des huiles et essences Azur, à la belle étoile bleu de France.

Un lundi matin, la direction commerciale demande par note à ses services de proposer un slogan pour relancer la publicité de la marque à l'étoile. Cette note atterrit chez nous « pour information » puisque nous dépendions de la direction technique.

Je revenais de Strasbourg où j'étais allé voir un de nos malheureux copains victime d'un accident qui l'a laissé paralysé à vie. J'avais eu toutes les peines du monde à me faire indiquer l'adresse de l'hôpital civil. Je pestais contre ces « Alsacos » qui baragouinaient leur patois devant les « Français de l'intérieur ». A l'hôpital, quelqu'un me dit qu'après la libération de Strasbourg en 1944 on trouvait dans les autobus urbains une affiche avec le texte : « Il est chic de parler français ».

En rigolant, je dis au chef :
« J'ai une idée pour la pub.

— Ah bon ? Ça ne nous concerne pas directement mais dites-moi ça quand même. Ça m'intéresse.

— Voilà : vous m'assurez que Desmarais est une entreprise familiale à capitaux français ?

— Parfaitement.

— “Il est chic de rouler français avec Azur”. »

Cela devint, sous une forme plus ramassée, le fameux slogan : « *Roulez français, roulez Azur* » qui dura jusqu'à la fusion avec Total. Ni mon chef, ni a fortiori moi, n'eûmes le moindre compliment. Tout alla au directeur commercial. Normal, nous n'avions été informés que pour information...

Je compris alors que je n'étais décidément pas fait pour vivre dans un bureau aux fenêtres fermées, avec un homme fumant la pipe, aussi remarquable fût-il. Encore moins pour me plier aux structures cloisonnées, voire verrouillées, comme l'étaient les « commodités » des chefs qui étaient les seuls à détenir leur clef... Le rugby m'avait appris que sur le terrain une équipe n'était pas composée de quinze individualités (quinze personnalités certainement) mais d'un tout qui, pour marquer, doit se passer la « *bouhigua* » (la vessie), l'exploit individuel n'étant que la concrétisation d'un travail collectif.

Je tournai le dos, sans regrets ni remords, à un « avenir assuré » mais aseptisé et, tout compte fait, assez servile.

Ne pas monter bien haut, peut-être, mais y monter tout seul.

On dit que les études - le droit, en particulier - mènent à tout à condition d'en sortir. Eh bien je gagnerais ma vie dans la restauration.

J'avais fait une offre à mon père : « Vous voulez vendre le *Père Tranquille* parce que vous pensez, maman surtout, que votre fils a mieux à faire que de reprendre cette galère. Vous ne m'avez pas fait faire des études pour me crever à la tâche autant que vous. Je connais la chanson. Mais elle me plaît, votre galère. D'autant qu'elle est dans la famille depuis deux générations et que j'aimerais assez assurer la troisième. Je vous propose de la prendre en gérance. Vous fixerez la redevance selon les règles du marché et nous ferons le point dans six mois. »

Ce qui fut fait, malgré les réserves et les pronostics plus que pessimistes de maman que trente-deux ans de « piano » avaient rendue très sceptique sur la cuisine considérée comme une activité artistique et divertissante.

Le *Père Tranquille* d'avant l'amputation des deux-tiers de sa superficie pour cause d'expropriation publique due à la construction de l'inhumaine Tour « Fresnes-Montparnasse », comme la décrivent certains de ses occupants, était un vrai restaurant d'une centaine de places. Rien à voir avec le « bouge » d'aujourd'hui implanté dans ce qui fut la « réserve ».

Pour faire tourner la boutique il fallait être au minimum cinq.

Les débuts étant par définition laborieux, il fallut compresser les dépenses au maximum. En conséquence, et en toute impudence, je mis Denise, « ma Basquaise d'épouse », à contribution. C'était un salaire en moins... Avec le recul, j'ai conscience que ce ne fut pas le meilleur cadeau que je lui aie fait. A l'époque, que n'eût-elle pas fait pour moi !!! Jusqu'à m'offrir deux cravates et, me voyant n'en porter qu'une, se lamenter : « Je suis désolée que l'autre ne te plaise pas... ». Imprévisible mais éternel et adorable naturel féminin.

C'est au pied du mur qu'on voit le maçon. C'est à la queue de la poêle qu'on juge le marmiton. Je savais que je ne serais jamais un Raymond Oliver ou un Paul Bocuse, qui commençait à pointer. Pour monter une hollandaise au bain-marie, mieux vaut avoir un CAP de cuisine qu'une licence en droit.

Mais l'homme, Dieu merci, ne se nourrit pas seulement de turbot hollandaise ou d'alose au beurre blanc. Je me contenterais de faire une cuisine d'instinct. A la différence de la pâtisserie, qui est une science presque exacte, la cuisine est un art qui laisse large place à l'inspiration. Je m'inspirerais, en l'occurrence, de la cuisine de « bonne femme », celle que j'avais vu faire à ma mère et à ma grand-mère.

Une réflexion de Pierre Chaumeil, alors chroniqueur gastronomique à *Combat*, m'est restée chaude au cœur. On lui demandait :

« Quel genre de cuisine fait-il ?

— La sienne. »

Quand on n'a pas eu de maître, on n'est l'élève de personne. Nous sommes quelques-uns à être ainsi : nous n'apprenons bien que de nous-mêmes.

Une chose était sûre. La maison ne ferait pas dans la nouvelle cuisine. Nous en étions à son début et il était déjà de bon ton, chez certains gazetiers branchés et chez de jeunes chefs, de prôner la cuisine échantillon, légère, légère... servie dans d'immenses assiettes.

Notre premier client de marque fut le délicieux Ben, le talentueux dessinateur d'*Aspects de la France*, de *Rivarol* (sous le pseudo de V.O. Delnay), auteur du célèbre *Voyage en Absurdie*, le best-seller des livres sous le manteau de l'après-Libération et

d'autres bonnes feuilles, le pourfendeur de Mendès-France et de De Gaulle.

L'Angevin, et non pas Maine-et-Loireux comme aimait à préciser Benjamin Guiton-neau - c'était son nom -, s'échappait dès qu'il le pouvait de la capitale pour retrouver dans sa bonne ville de Montreuil-Bellay sa collection de fossiles ou partir à la recherche de nouveaux. Ce qui lui plaisait, au *Père Tranquille*, c'était de retrouver son chenin (saumur blanc) et son berton (champigny). A l'époque, nous ne devions pas être quinze cafés-restaurants (sur 8 000) à proposer ce merveilleux rouge de Loire qu'avec le chinon et le bourgueil on élève dans ce pays béni du ciel. En Angevin consommé, Ben disait bien « berton », du mot déformé « breton », nom du cépage « cabernet franc ». Ce nom de « breton » vient de celui d'un abbé qui, depuis le vignoble bordelais, avait introduit en Anjou et en Touraine ce cépage. Il s'y est si bien plu depuis...

Le champigny était le vin préféré de Clemenceau. Quand il rentrait chez lui, en Vendée, le Tigre mécréant avait l'habitude de s'arrêter à Souzay, chez le *Père Cristal*, pour déguster dans sa cave, creusée dans le tuffeau, ce divin breuvage. Monsieur Cristal, dont un clos porte toujours son nom, était un original génial. Il avait inventé une manière de plantation totalement loufoque : un champ

couvert de murs parallèles d'est en ouest, troués à hauteur des rameaux pour permettre à ceux-ci de passer au travers pour se trouver face au midi, les pieds restant au nord ; ce qui lui permettait de dire : « Mes vignes ont toujours les pieds au frais et le ventre au soleil ».

Aujourd'hui, le champigny, s'il est moins connu que le beaujolais, n'en est pas moins aussi répandu (proportionnellement). Les médias en ont assuré la promotion. Il y a des moments où l'on se demande s'il est bon de trop faire connaître un produit. Cela entraîne non seulement une inflation des prix mais aussi, et plus gravement, une détérioration de la qualité. Je l'ai malheureusement constaté, aussi bien pour le champigny que, dans une moindre mesure, pour le gamay de Touraine, autre vin qui, dans les années soixante, n'était guère prisé dans la capitale. Maintenant, les rayons des supermarchés en sont couverts.

Ben, en bon camarade, m'amena un autre Angevin de Bouchemaine : Michel Perrin, dont l'humour à froid était ravageur. Son talent de pasticheur dans *Monnaie de singe* et *Haute Fidélité* est éblouissant d'insolence. Il a également adapté à la scène son *Doctor Glass*, avec un Darry Cowl qui faisait crouler la salle sous les rires. Dilettante, amoureux du beau langage, Michel Perrin était toujours d'une élégance raffinée qui, chez d'autres, serait passée pour de la préciosité.

Ce dandy non conformiste était un observateur impitoyable de la société. Il disséquait les mœurs avec son sourire amusé et moqueur, jamais méchant, s'excusant presque auprès de ses victimes d'avoir à épingler leurs travers. Je soupçonne d'ailleurs ce jeune homme de soixante-seize ans de nous avoir quittés en plein mois d'août 1994, pendant les vacances, pour ne déranger personne.

Par contre, ce doux rêveur, qu'un esprit non averti aurait pu prendre pour un sceptique désabusé, était un homme de conviction, au nationalisme tranquille et à la fidélité sans faille. En politique, aidant ceux que la Guerre d'Algérie éprouvait dans leurs corps et dans leurs biens. En religion également, par son soutien, lors de la « prise » (il disait « libération ») de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il avait - c'est assez logique entre esprits de cette qualité - une admiration immense pour Monseigneur Ducaud-Bourget.

Michel Perrin travaillait alors à *Télé 7 Jours*, ce qui, apparemment, lui laissait quelques libertés. Il les consacrait accessoirement à la dégustation du « poulet à la basquaise » pour lequel cet Angevin avait un faible inexplicable et, principalement, à la conversation avec Ben.

L'ennui résidait dans le fait que le train de Ben partait vers 14 heures et que ni l'un, ni l'autre, une fois lancé sur le champigny, n'avait

la moindre idée du temps. De plus, le cher Ben n'y voyait que goutte - guère plus que l'ami Roland Gaucher. Le départ était épique, s'accompagnant à coup sûr, si l'on n'y prenait garde, de la nappe arrachée et des verres renversés. La traversée du boulevard de Vaugirard pour parvenir à la gare relevait également du parcours à haut risque. Heureusement, son ange gardien veillait.

Par Michel Perrin j'ai connu Pierre Darrigrand, le Béarnais d'Orthez. J'ai connu également le plus éminent ethnologue de la société auvergnate, auvergnat lui-même, l'immortel (bien qu'il ne fût pas académicien) : Alexandre Vialatte.

Le Vialatte d'alors n'était plus le traducteur de Kafka ou de Nietzsche mais le chroniqueur de *la Montagne*. Il portait régulièrement, à jour fixe, son papier gare de Lyon et le confiait sur le quai aux « ambulants » du wagon postal dans le train de nuit de Clermont-Ferrand. Le rituel était ordonné. La rumeur prétendait que le train aurait attendu le retardataire quelques minutes. Après sa remise de copie, Alexandre allait dîner avec deux ou trois amis. J'ai, ainsi, eu le privilège de l'avoir traité et de m'être régalé des propos échangés entre convives. Outre les susnommés, il y avait parfois Georges Allary, Pierre Serval, Jean Bourdier ou le docteur Roland Cailleux, médecin homéopathe en

saison à Châtelguyon et romancier parisien le restant de l'année. Il lui arriva aussi d'éprouver le besoin, à la sortie du *Père Tranquille*, en compagnie de Michel, de prendre un bain de pied de minuit dans le bassin de la place Saint-Sulpice. Aux agents qui surgirent du commissariat voisin, il montra ses papiers d'un médecin de cure, en leur expliquant que l'eau de Saint-Sulpice était souveraine contre les rhumatismes. Ils n'en parurent pas autrement surpris et n'insistèrent pas.

En souvenir de ces soirées mémorables je ne peux résister au plaisir de rapporter quelques pensées Vialattéennes sur ses compatriotes extraites de ses œuvres :

L'Auvergnat est, en gros, un homme vêtu de noir, coiffé d'un chapeau de même métal qui élève des vaches rouges et vend de l'eau minérale. Avec les produits de ce négoce il achète des pantoufles en feutre... Il est plus fort, plus dur, plus résistant que le cheval, moins agile que la chèvre mais plus têtu que le mulet. Il a la poigne du homard. Son pouce nettement opposable aux autres doigts de la main lui permet de saisir fortement ce qu'il attrape, outil de travail, paiement, pourboire, et de ne le lâcher qu'à la dernière extrémité... ».

L'Auvergnat descend de ses ancêtres. C'est son grand-père qui le lui a appris. Peu de gens en France descendent encore de leurs ancêtres...

L'Auvergnat a l'eau en grande vénération. Il la réserve aux malades et la vend dans des bouteilles vertes. Personnellement, elle lui réussit peu. Pascal poussa des cris perçants quand la sage-femme voulut le laver à sa naissance.

Les Auvergnats portent des chandails superposés, les uns marron et les autres aubergine. En laine épaisse. Pour le 15 août, ils en enlèvent un. A la Toussaint, ils en ajoutent deux. A la fin de leur vie, ils sont devenus pure laine. On se sert du grand-père pour planter les épingles et le médecin, quand il l'ausculte, doit l'éplucher comme un oignon...

C'est le huitième jour que Dieu créa l'Auvergnat. Avec les restes. En ramassant les miettes. Il lui montra les riches plaines de la terre : « Seigneur, dit l'Auvergnat, si Vous le permettez, je prends le Puy-de-Dôme. — Personne n'en veut, dit Jéhovah. Précisément, dit l'Auvergnat, il ne faut pas le laisser perdre. — Mais les volcans ne sont pas éteints. — J'attendrai donc, dit l'Auvergnat, qu'ils refroidissent. » Et il s'assit dans l'antichambre en comprimant son parapluie contre son cœur.

Il y en a pour toute la famille

L'Auvergnate est un très grand homme. Elle jouit d'un climat modéré dont on bénéficie dans tout son entourage comme de l'ombre du marronnier. Elle mûrit avec majesté et ne vieillit qu'avec lenteur...

L'Auvergnate naît au printemps, comme les roses, ou en automne, comme les belles pommes. Certaines en été mais d'autres en hiver...

Elle se marie en toute saison sauf au moment des pommes de terre, qui réclament toute sa sollicitude. Le foin, le blé, également absorbants, sont aussi des légumes antimatrimoniaux...

Les enfants sont petits, bruns et nourris de saucisson. Petit à petit, ils apprennent à parler tout comme l'homme. Avec une pointe d'accent local. [...] Quand le touriste passe, ils se cachent dans les buissons en serrant sur leur cœur leur livret de Caisse d'épargne. On les attire avec du lard.

Une anecdote, vraie, vécue au Père Tranquille, illustre à merveille la parfaite adéquation de Vialatte et des propos qu'il tient sur l'é-co-no-mie auvergnate.

Ce dimanche soir, c'était au tour d'Alexandre de payer. Curieusement, je me souviens très bien du menu : gigot, haricots verts, fromages de Laguiole et fourme d'Amber, avec, pour la gourmandise, la tarte au citron de la patronne. Nous en étions aux nouveaux francs mais, comme la plupart à l'époque, et même certains aujourd'hui, dont je suis (après plus de trente ans), Vialatte

pensait et parlait en anciens francs (nouveaux centimes).

Il demande l'addition. Heureux temps - dans les années 1962-1965 - où l'on dînait à deux au *Père Tranquille* pour moins de cent francs. Il fait un chèque tiré sur la banque Majorel, d'Ambert (Puy-de-Dôme). Denise, plutôt pressée d'en finir avec cette journée commencée quinze heures auparavant (mais à quoi servent donc les syndicats ?), l'encaisse sans y regarder de près.

Ce n'est que le lendemain, au moment de remplir le bordereau de versement à la banque, qu'elle a quelque difficulté à placer les centimes dans la colonne qui leur est réservée. Vialatte avait écrit : 9 880 F. Elle lui retourne le chèque, en s'étonnant de sa fastueuse prodigalité.

N'importe qui l'aurait déchiré et en aurait établi un nouveau. Que nenni. Vialatte, sur le même chèque, après avoir soigneusement, à la règle, rayé les mentions primitives, inscrivit : 98,80 F avec la formule réglementaire : « Je dis bien : quatre-vingt-dix-huit francs et quatre-vingts centimes ». Il nous le renvoya par retour, avec un mot gentil. Stupidement, et non cupidement, je le fis partir avec les autres à l'encaissement. Quelle émotion aurais-je aujourd'hui de le montrer encadré, entre deux des participants disparus de cette soirée : son auteur et Michel Perrin ! Michel Perrin, dont

les œuvres inédites - il semble qu'il y en ait beaucoup - sont publiées par son épouse Dominique à travers AMP Éditions : 46, rue Sainte-Anne, 75002 Paris.

C'est dans une de ces publications posthumes, *Profils perdus*, que Michel parle d'Alexandre

Lui qui est la générosité même, qui traite ses amis avec faste, est aussi capable de discuter âprement le prix d'un bock ou d'écrire de longues lettres admirables à un chef de gare, voire au ministre des Transports, parce qu'un contrôleur, dans un de ces trains du Massif central dont il est le seul à connaître l'horaire et la destination, lui a fait payer indûment un supplément de trente-huit centimes. Conscient de cet aspect auvergnat de son caractère, il dit volontiers : « Je dépenserais dix mille francs pour retrouver un sou ».

DE JACQUES PERRET
A DAVID DE ROTHSCHILD

C'est cette mouvance qui amena Jean Bourdier, Jean-François Chiappe et sa séduisante épouse, Marina Gray.

J'avoue ma faiblesse pour Jean-François et ma lâcheté face à mes engagements - à savoir qu'il n'y aurait pas de drogues dures étrangères (traduisez : ouiski) au *Père Tranquille*, hormis dans la mousse au chocolat. L'homme à la Porsche - accessoirement historien - était le seul à disposer en permanence de ce breuvage de barbare. Il devait ce passe-droit à mon épouse qu'il avait dû soudoyer. Jean Bourdier en profitait hypocritement.

Faisaient aussi partie de la « bande à Perrin » Jacky et Pierre Artis, de Montauban. Pierre travaillait à *Télé 7 Jours* et à *Paris-*

Presse cher à François Brigneau. Il était au *Rugby*, avec les frères Haedens : merveilleux journal et merveilleuse époque, où le compte rendu du championnat interdépartemental Hagetmau/Rabastens-de-Bigorre prenait plus de place en pages sportives du lundi que la finale de la Coupe de France disputée le même jour au Parc des Princes. Délicieux compagnons... eux aussi partis pour le paradis céleste de l'Ovalie.

Un jour de match international - contre l'Irlande - auquel ils nous avaient conviés, ils jugèrent bon de nous garder à dîner :

« Juste un petit quelque chose, de simples conserves de la famille, pour ne pas se quitter comme ça ». Tandis que Jacky s'affairait en cuisine, je crus intelligent de ramener ma science sur la truffe et sa réputation outrageusement entretenue par les snobs ; ce champignon qui, hormis son jus, n'apporte rien en goût.

« Parlez moi plutôt d'une omelette aux girolles ! »

J'entrevois bien quelques signes de détresse de ma « Basquaise », qui revenait de la cuisine, mais je n'en comprenais pas la signification.

On ouvrit le foie gras de la tantine et arriva l'omelette... aux truffes.

Malgré tout ils nous réinvitèrent. Il faut préciser que la France avait gagné et que le champigny avait ponctué chaque essai...

C'était aussi l'époque où mon oncle Séverin, en Béarn, nourrissait ses cochons au maïs et aux glands ; quand ils atteignaient un an et presque deux cents kilos, il les sacrifiait. Cela donnait, après huit à neuf mois de séchage à l'air libre, les jambons de Bayonne de douze à quinze kilos, au goût inimitable de noisette, non retrouvé à ce jour et, je le crains, à jamais, qu'il m'expédiait.

Bien évidemment je n'en avais jamais assez et Pierre Darrigrand, l'Orthézien, me faisait le « *mus* » (en français poli : la moue). Il n'admettait pas que je puisse servir un cochon aussi sublime à des Parisiens gustativement incultes. A la suite de quoi je ne le voyais pas durant une semaine. Il boudait.

Un soir, il revint accompagné d'un nouveau à la stature respectable mais à l'attitude discrète et réservée, ce qui détonnait plutôt dans la compagnie. Jamais à court de superlatifs, Darrigrand nous présenta l'homme comme le meilleur, le plus prodigieux des érudits, le plus pointu des critiques littéraires, le plus fin des analystes politiques. L'autre, derrière ses lunettes à hublots, ne pouvait qu'essayer d'endiguer la déferlante et de placer

quelques timides retouches : « Assez, assez, Pierre, c'est trop ! »

C'est de cette façon que j'ai connu Georges Laffly et que depuis trente ans je m'honore de partager, avec son épouse, leur amitié.

Ce pied-noir pur sucre et pur beurre en est le contretypé, du moins de l'image que nous offrent la plupart de ceux que nous croisons. Ni « *tchache* », ni moulinets gesticulatoires. Tout, chez lui, est pensé, posé, réfléchi. Mais attention à la susceptibilité ! Il est des sujets avec lesquels on ne plaisante pas ; de ceux qui rappellent trop « là-bas » et peuvent rouvrir les plaies qui ne se refermeront jamais.

C'est Georges qui, le premier, invita le *Caporal épingle*, son « paquet de gris », sa pipe et son Opinel ; vêtu d'un pantalon de velours et d'une veste en tweed sans âge : Monsieur Jacques Perret. Son fils, Jean-Loup, les rejoignit lorsqu'il fut libéré du pénitencier de l'île de Ré pour crime d'Algérie française. C'était un spectacle à ne pas rater de les voir arriver tous deux à moto, le vieux Gaulois coiffé de son perpétuel bitos déformé, assis sur le tan-sad de la BMW pilotée par Jean-Loup.

Un jour, à déjeuner, il y avait un troisième Perret dans la salle. Il s'appelait Pierre, le chanteur, qui passait à

Bobino. Jacques occupait la banquette de la table réservée dite du patron, la six, celle au fond à gauche, près de la cuisine, d'où l'on voyait toute la salle. Je l'avais choisie pour pouvoir m'échapper dès que j'avais un trou entre deux commandes. N'y prenaient place que ceux qui me plaisaient. Le choix s'y faisait en toute partialité et, surtout, en l'absence de tout calcul mercantile.

Elle en a fait des jaloux, cette table souvent vide à mi-service, alors qu'on refusait des clients ou presque

« Et si un copain, retardé par je ne sais quoi, s'était pointé, où l'aurais-je mis ?... »

Un jour, un habitué qui observait depuis quelques semaines le rituel de l'attribution, se crut autorisé, vu sa fidélité, à dire à Denise en payant son addition :

« Demain, nous serons trois. J'aimerais avoir la banquette du fond.

— Je ne peux pas vous la promettre.

— Mais enfin, avec les additions que je vous laisse, je pense que...

— Allez dire ça à mon bonhomme en cuisine. Vous aurez peut-être plus d'influence que moi. Personnellement, je ne m'engage pas. »

« L'habitué » ne vint pas me voir. Il ne revint plus. Je vous dis que je ne suis pas fait pour le commerce !

A l'autre extrémité de la salle, à droite en entrant, il y avait aussi une banquette, sous la pendule. Ce jour-là, donc, elle était occupée par Pierre Perret que François Roboth - dont je reparlerai - accompagnait. A la fin du repas, François fait rencontrer les deux vedettes : « J'espère, dit Jacques à Pierre, ne pas vous faire trop de concurrence. J'en serais désolé. »

Cette table-là, la 1 bis, était la préférée du client préféré de la patronne, un personnage de marque dont on imagine mal qu'il ait pu faire du très modeste *Père Tranquille* un de ses bistrots habituels. Comment l'avait-il connu ?... Il était à l'époque quelque chose comme président de Pennaroya, le trust du nickel en Nouvelle-Calédonie, dont le siège se trouvait dans les bâtiments de la nouvelle gare.

Il s'agit de David de Rothschild. Il prenait toujours le soin de faire téléphoner vers 10 heures pour réserver. Du coup, l'ambiance besogneuse et matinale de la « mise en place et du mastic » s'en trouvait miraculeusement allégée. La gent féminine - patronne et serveuses confondues - devenait instantanément guillerette. Il est vrai qu'il était beau comme un dieu, le David. Il ne s'asseyait pas sans avoir salué la patronne et jamais avant ses invités pour lesquels il tirait la table. Il était

remarquable de prévenances envers sa grand-mère, pas aussi « amortie » que ça. « C'est pour l'héritage », disait toujours une bonne langue.

Quand il venait avec une de ses « fiancées » - toutes ravissantes -, il fallait voir les regards jalousement concupiscents des mecs, dont Jean Le Gall, Francis Ovaert, ou le colonel Edlinger, les vrais habitués de la première heure. Les « nanas », elles, se contentaient de jager avec une désinvolture maladroitement feinte. Un ange passait...

David, selon mon épouse, était le client le plus facile :

« Posez le plat. Je vais m'en occuper ».

C'était son plaisir. De fait, je l'ai vu lever les filets de sole (je ne faisais pas de carpe farcie...) pour ses invités aussi bien et aussi vite que le meilleur des maîtres d'hôtel de chez *Prunier*. Je m'étais promis, comme avec Pierre Perret, qui s'en était acquitté mieux que moi, de lui présenter un gigot à découper. L'occasion ne s'en est pas présentée. Je suis sûr qu'il en eût été ravi.

Bien entendu, les cheffailons de Pennaroya, ayant eu connaissance de la « cantine » du patron, se pointaient de temps à autre dans l'espoir, j'imagine, de l'apercevoir pour se faire mousser. Quand c'était le cas, la scène de « fayottage » était du classique le plus ridicule. Vers 13 heures 45, il fallait faire preuve de

zèle pour être à 14 heures au turbin : « Madame, s'il vous plaît, l'addition. Rapidement. Nous sommes pressés ». En sortant, inclinai son appuyée de la tête en passant devant le boss. Je les imagine rentrant au bureau et disant à leurs collègues : « J'ai déjeuné avec le président ».

Un midi, un de ces jeunes cadres, évidemment dynamiques comme les sardines sont à l'huile, venant pour la première fois, minaudait devant la carte comme une vieille chochette :

« L'entrecôte bordelaise me plairait bien mais sans échalotes - ce qui prouve qu'il n'était pas totalement inculte culinairement ; à moins que je ne choisisse le carré d'agneau au gratin dauphinois, s'il n'y a pas d'ail... »

Cette exigence incongrue lui attira la réponse immédiate de ma femme chez qui la patience n'est pas précisément vertu cardinale :

« Le patron met de l'ail dans toute sa cuisine ; il lui arrive même d'en rajouter à la mousse au chocolat... » Fine allusion à un point de détail.

A ce moment entre David.

Pétrifié comme Moïse dut l'être dans le Sinaï à la vue du Buisson ardent, le jeunot cravaté se met à bégayer :

« Mais, mais... c'est Monsieur de Rothschild, mon président !

— Ah bon, dit la Basquaise en le plantant là, pour moi, c'est "mon" pote. »

C'est peut-être lui qui a refile à Harlem Désir le slogan de SOS-Racisme...

Un autre personnage, haut en couleur, « incontournable » de la chronique du *Père Tranquille* est le colonel comte Jacques de Montalembert, que nous avons élu très démocratiquement, c'est-à-dire sans élection et à l'unanimité, un 1^{er} avril, maire de la Commune libre de Montparnasse... Il s'était pris au jeu et commençait invariablement ses harangues par : « Ce n'est pas sans une certaine émotion, mes chers amis... »

C'est début 1968 que nous l'avions « touché », grâce à Michel Collinot, le père, entre autres créations au sein du Front national, de la fête des BBR. Salut Michel !

Avec Montalembert, nous fîmes une bonne partie de la campagne de Mai 68 dans cette pétaudière qu'était devenue la Sorbonne. Un soir, nous en fûmes expulsés. Monsieur le comte avait osé opposer la contestation à la contestation. C'était dans l'amphithéâtre Richelieu, bourré à craquer. Sur l'estrade, entre autres guignols il y avait Jean-Luc Godard et le citoyen journaliste sportif Roger Couderc, le chantre du ballon ovale, celui qui a fait aimer

le rugby à la France, l'immortel auteur des mots historiques « Allez les petits ! » ou « C'est Verdun, ils ne passeront pas ! » (les Gallois ou les Écossais). Pour quelques-uns d'entre nous il était nul. Mais nous ne connaissions pas Pierre Salviac, son successeur à la télé ; à l'entendre, je me dis qu'il a réussi l'impossible exploit de repousser encore les limites de la nullité.

Ce soir-là donc, à la Sorbonne, ils avaient posé « la question sur le tapis ».

« Camarades, il faut que le cinéma descende dans le métro, qu'il soit quotidiennement à la portée des travailleurs, qu'il y ait des écrans sur les quais, dans les rames...

— Ouais, Ouais !!! ». Applaudissements à droite, au centre, à gauche, devant, derrière, sur les côtés.

L'orateur calme la foule. Alors une voix frêle, faussement innocente, s'élève :

« Mais le métro ne marche pas ! »

Énormes éclats de rire - qui foutent tout en l'air. Le perturbateur s'appelle Montalembert. Aussitôt, le SO intervint, dont deux immenses Noirs. Ils nous avaient déjà repérés en train de faire des remarques à mi-voix sur les propos des orateurs. Ils s'approchèrent de nous et nous persuadèrent, sans violence mais fermement, d'aller faire de l'esprit ailleurs. Cette attitude me confirma dans mon opinion

sur ces jeunes gens. S'ils parlaient beaucoup de la tolérance (il est interdit d'interdire, etc.), ils ne la pratiquaient pas souvent et leur humour s'accommodait mal du nôtre, trop simple sans doute pour des esprits trop compliqués. Même en y réfléchissant, je suis toujours à ne pas bien saisir - sans doute parce que je ne suis qu'un primitif Franchouillard - l'humour (?) de l'intellectuel de gauche.

Le lendemain soir, nous tentâmes de retourner écouter d'autres orateurs prestigieux - il faut être trapu pour enseigner en Sorbonne. L'entrée même du bâtiment nous fut interdite. Preuve que leur SO fonctionnait très bien.

Cette histoire de cinéma dans le métro - pour aussi farfelue qu'elle fût - n'en était pas moins symptomatique. Cette jeunesse dorée et pourrie, qui rentrait dormir chez papa-maman, de préférence dans le triangle NAP (Neuilly-Auteuil-Passy), était contre la société de consommation mais non contre la société des loisirs : « Sous les pavés, la plage... »

Un soir que nous rentrions à pied - bien sûr -, Montalembert me raconta son autre campagne de mai, celle de mai 1940.

A cette époque, le lieutenant Jacques de Montalembert sert dans l'arme blindée cavalerie. Quand les Allemands envahissent

les Pays-Bas, le 10 mai, son détachement reçoit l'ordre d'attaquer. C'est un épisode assez peu connu de la guerre, car très court et hors de nos frontières. Comme aime à le dire Montalembert : « Nous, cavaliers, nous ne savons pas toujours bien où nous allons mais nous y allons au galop ». En la circonstance, pour rencontrer les Allemands en Hollande, il faut passer par la Belgique. Le contact avec les premières lignes se fit à Bergen-op-Zoom. Pendant quelques heures, le peloton de Montalembert arrête l'avance allemande. Le choc fut bref mais glorieux. Un officier allemand capturé portait sur lui le plan d'envahissement de la Belgique et du nord de la France. Cette prise valut la « rouge » au lieutenant.

La victoire fut très courte et, rapidement, ce fut lui le prisonnier. La brillante offensive était stoppée. Avec amertume mais aussi beaucoup de philosophie il faisait les comptes : « Cinq jours de guerre, cinq ans de captivité ! » rappelait-il.

Un matin, il ressentit le besoin de consulter un médecin et il me demanda si j'en connaissais un de « sérieux ».

Cela me fit beaucoup rire car à coup sûr il en avait consulté ! Sans doute, à son âge, ne voulait-il pas revoir son toubib habituel de crainte de se faire « remonter les bretelles » pour le traitement prescrit et non

suiwi. De toute manière, j'imaginai mal JdM suivre une quelconque prescription de la Faculté.

Je lui recommandai le regretté Claude Faurel qui tenait cabinet à Balard, dans l'antichambre duquel se rencontrait tout l'éventail, ou presque, de la société : du directeur de Citroën à la femme de ménage portugaise. Il lui arrivait aussi de consulter sur le marché de la rue St-Charles, voire à la table d'un bistrot. C'était un généraliste qui possédait ce que l'on doit (devrait) attendre d'un médecin : un diagnostic rapide et sûr. Le docteur Faurel avait ce don très développé. J'en témoigne dans une situation très personnelle. Nous avions notre fils Philippe en camp scout dans les Vosges. Par téléphone, nous apprîmes qu'il était hospitalisé et que son état était sérieux. Je me précipite chez Claude et le supplie d'entrer en contact avec l'hôpital. Il écoute son ou ses confrères, indécis, lui expose les symptômes du mal :

« Avez-vous procédé à tel test ?

— Non. » Sans son intervention, l'issue aurait pu être gravissime.

Le citoyen-comte va donc voir le docteur Faurel. La relation de la consultation rapportée par les deux parties est identique et ne manque pas de saveur :

« Bonjour, docteur. C'est Jean Nouyrigat qui m'envoie.

— Très bien. Il a un bon champigny. Vous l'aimez ?

— Je préfère son blanc de Saumur. Je suis un ancien de l'École de cavalerie. Ça me rappelle ma jeunesse. »

En fait, il était sorti major d'équitation et détenait des cantines pleines de coupes, de rubans, de médailles glanés dans tous les concours hippiques. Sa non-sélection en équipe de France tenait sans doute davantage à son indépendance de caractère qu'à ses qualités de cavalier.

« Que puis-je pour vous ?

— Rien de très précis ne m'amène, docteur. C'est plutôt un examen global qui est souhaitable. »

Il lui prend la tension, l'ausculte, lui palpe le foie. La routine.

« Bien. Combien buvez-vous par jour ?

— Deux, trois, peut-être un peu plus...

— Verres, bien entendu ?

— Ah non, docteur ! Des bouteilles, évidemment ! »

Stupéfait, Faurel le regarde :

« C'est bien le premier qui me dit la vérité. »

Ils devinrent les meilleurs copains de chopines du monde. Et Montalembert, que ni grand monde, ni grand-chose n'émouvait, fut bouleversé par la disparition de son toubib. Ce mécréant périgourdin, plus

respectueux des valeurs fondamentales que bon nombre de dévots, nous quitta un 15 août à son établi, c'est-à-dire en pleine consultation, rongé par le cancer. Ce saint laïc n'aura connu dans sa vie que deux passions : la médecine et sa Ferrari qu'il n'avait pas le temps de conduire.

L'arrivée de *Minute* avenue Marceau eut des conséquences directes sur la marche du *Père Tranquille*. On n'a pas idée, aujourd'hui, de l'immense succès que connaissait alors cet hebdo. Il tirait à plus de deux cent mille exemplaires.

J'hésite entre deux noms pour dire quel fut le premier collaborateur de *Minute* à venir jusqu'à l'avenue du Maine. Je connais tellement la susceptibilité des deux lascars que, si je commets un impair, je sais que la vindicte de « l'offensé » risque de s'abattre sur moi et sur ma descendance jusqu'à la troisième génération au moins...

Je choisis plutôt François Roboth que Paul Ribeaud.

Paul, aux yeux et aux cheveux noirs, au visage buriné de vieux forban, trimbalait souvent sa carcasse nerveuse à travers le monde, avec une prédilection pour l'Afrique ; avec le raid Alger/Le Cap comme semi-clandestin, la Guerre d'Algérie, spécialement

les barricades, l'exploit insensé de la traversée du canal de Suez interdit à toute navigation. Avec son Leica et son culot monstre il a réussi des coups fabuleux. Il a joué *Tintin au Congo* (ex-belge), couvrant, pour *Paris-Match* ou d'autres magazines internationaux, les événements du Katanga et les combats qu'a livrés l'armée de l'ONU aux gendarmes et aux « Affreux » de Moïse Tshombé dont Paul avait réussi à gagner l'estime personnelle. Dans un de ses bouquins, *Le Paria* (épuisé), il raconte son parcours de rouletabille, notamment son exploit à avoir été le seul à arriver par avion à Élisabethville alors que les vols réguliers y étaient supprimés. Des dizaines de reporters internationaux, bloqués, tournaient en rond dans l'aéroport de Léopoldville. Impossible d'aller plus loin. Un avion, pourtant, était sur la piste en partance pour E'ville mais réservé aux représentants de l'ONU.

Notre Paul s'adresse au tabac de l'aéroport :

« Avez-vous des cigares français Diplomate ? »

— Oui, pat'on. »

Il découpe la bande sur la boîte, la colle en travers de son passeport et se présente au contrôle.

« Passez, Mossié le diplomate'. »

Il était toujours à la recherche du scoop. Ainsi, il avait réussi à persuader René Hardy

de se rendre en Bolivie, à La Paz, pour tenter l'impossible confrontation avec Barbie, le « bourreau de Lyon ». Ce dernier venait de publier des souvenirs mettant gravement en cause la responsabilité de Hardy dans la réunion de Caluire du 21 juin 1943, cette historique et dramatique réunion à laquelle il assistait avec d'autres dirigeants de la Résistance autour de Jean Moulin. Cela se termina par l'arrestation de tous les participants et la mort de Jean Moulin. De tous, Hardy fut le seul à pouvoir s'enfuir quoique blessé.

Ce concours de circonstances lui valut d'être accusé d'avoir livré ses camarades. Il fut traîné devant les tribunaux, emprisonné, acquitté par deux fois : en 1947, d'abord, devant la cour de justice issue de la Résistance, puis en 1950, par le tribunal militaire.

Paul réussit à retrouver dans des conditions rocambolesques, comme toujours, Altmann-Barbie sur un parking et à faire une photo avec Hardy. Rendez-vous fut pris pour une rencontre le lendemain. Barbie se déroba, ainsi que les jours suivants.

Durant une soirée qui se termina tard dans la nuit, j'ai cru que, la Williamine aidant, Hardy allait nous livrer le secret et le poids de sa vie qu'il portait depuis cette tragique journée de juin 43. Il vida la

bouteille mais nous n'en apprîmes pas davantage.

Dans son dernier ouvrage-testament, *Derniers Mots*, qu'il m'a dédicacé quelques mois avant sa mort, il note : « Cet ouvrage qui aurait pu s'intituler *Amère Résistance...* », allusion à un de ses ouvrages à succès, *Amère Victoire*. Ces mémoires ne nous apportent rien de plus que ce que nous savions

- sa réfutation complète des accusations de Barbie ;

- sa détestation des époux Aubrac - qui le lui rendent bien. Il les accuse, eux et leurs alliés communistes, d'être à l'origine de tous ses malheurs ;

- le plus important parce que le plus grave il avance une incroyable hypothèse, celle qui consiste à soupçonner Londres d'avoir livré Jean Moulin au motif que la réunion de Caluire était bel et bien une réunion où il s'agissait, ni plus, ni moins, d'éviter que l'Armée secrète ne tombât aux mains des communistes, pro-communistes ou communisants, après l'arrestation, le 9 juin précédent, à Paris, métro Muette, du chef de l'Armée secrète, le général Delestraint.

Paul nous amena également un aventurier peu ordinaire dont le nom ne dit plus grand-chose aujourd'hui mais qu'une matinée de 1972 rendit célèbre dans le monde entier. C'est Jean Kay, le desperado de l'OAS, devenu

mercenaire au Yémen et au Biafra. C'est lui qui détourna à Orly, avant son envol, un Boeing de Pakistan Airlines afin d'exiger vingt tonnes de médicaments pour les réfugiés du Bangladesh. La veille, il avait dîné au *Père Tranquille...*

CANDIDAT DU FRONT

François Roboth, alors chef de la photo, attira, lui, la quasi-totalité de la rédaction de *Minute* qui était, à l'époque, un extraordinaire vivier de jeunes talents qui, depuis, ont fait leur chemin : Jean-Pax Méfret, Serge de Beketch, ADG, l'admirable et courageux François Lancel qui a si dignement souffert son martyre avant de nous quitter. Également, un certain Jean Montaldo qui, maintenant qu'il est devenu best-seller, semble, du moins à ce que j'en sais, oublier ses débuts de reporter « fouillemerde » qu'il a si bien su développer depuis.

Je me souviens très bien d'un midi où je vois arriver, hilares, les deux compères, François Roboth et Montaldo. Ils venaient de réaliser un petit scoop... Déjouant toutes les mesures de sécurité, François avait photogra-

phié Montaldo faisant du patin à roulettes sur la terrasse de la Maison de la Radio, récemment inaugurée. Il n'en était d'ailleurs pas à son coup d'essai puisque, quelque temps auparavant, au moment de l'attribution des postes, il s'était approprié un vaste bureau qu'il avait squatté plusieurs jours sans que sa présence, totalement illégitime, choque qui que ce fût...

François avait dû parler, pour information, à Philippe Couderc, le critique culinaire de *Minute* que je tiens, aujourd'hui encore, pour un des quatre meilleurs de la spécialité. Un dimanche soir, au moment de fermer, arrive un client désinvolte qui s'assied en terrasse sans se préoccuper de savoir s'il peut encore être servi. Dire que cela plut à ma femme serait inexact, mais ainsi est (était) faite la restauration familiale : il n'y a pas d'heure pour les patrons ; on « prend » le client quand il est là, même si le personnel est déjà parti. L'ambiance ne s'améliora guère quand le retardataire, après avoir commandé un foie de veau « rose » direct, c'est-à-dire sans entrée, demanda de la moutarde dont il tartina généreusement le pain de la corbeille. Curieuse mise en bouche. Au dessert, il n'y avait plus de tarte au citron et cela le contraria, moins cependant que la réflexion de la patronne :

« Vous avez vu l'heure, Monsieur ? Il semble normal qu'après 10 heures du soir il n'y ait plus de dessert du jour. Voulez-vous des fruits ? »

— Non merci, donnez-moi l'addition. »

Deux jours après, Roboth dit à ma Basquaise :

« Denise, je ne sais pas ce que vous avez fait à Couderc ; il ne vous porte pas dans son cœur.

— Quel Couderc ? » Elle pensait sans doute à notre boulanger.

« Le critique de *Minute*. Il est venu dîner dimanche soir...

— Ne me dites pas que c'est ce malappris qui est arrivé à la fermeture, s'est gavé de moutarde et s'est étonné qu'il n'y ait plus de tarte. C'est « ça » qui se permet de noter et de juger les restaurants ? Qu'ils viennent voir comment nous fonctionnons et on verra de quelle humeur ils seront, après quatorze heures de travail, six jours sur sept. »

La modération, non plus, n'est pas un don inné chez ma femme...

Finalement, Couderc revint à une heure plus chrétienne et nous fit un bon papier. Mais l'anecdote est révélatrice. L'humeur d'un moment peut être déterminante sur la renommée d'un restaurant. Je ne veux pas penser que ce soit la fréquentation du *Père Tranquille* par un certain François Brigneau,

accessoirement rédacteur en chef, qui détermina le critique Couderc à réviser son jugement. C'est, en effet, à cette époque que Monsieur Brigneau commença à fréquenter assez régulièrement l'avenue du Maine avec son vieux complice, Henry Charbonneau, dont l'appétit d'ogre effrayait la patronne. Parfois aussi, avec les frères Ribeaud. J'ai parlé de Paul, pas encore de Guy qui avait accompagné Georges Bidault dans son exil au Brésil et en Belgique.

Extraordinaire parcours politique que celui de Bidault. Ce démocrate-chrétien, successeur de Jean Moulin comme président du CNR, gaulliste inconditionnel qui avait descendu les Champs-Élysées le 26 août 1944 à la droite de De Gaulle, éphémère mais réel chef du gouvernement provisoire de la République, devint l'adversaire implacable du général après son discours du 16 septembre 1959 qui laissait entrevoir l'indépendance de l'Algérie.

Guy avait été l'une des chevilles ouvrières du complot du 13 mai comme membre du cabinet de Chaban-Delmas, ministre de la Défense nationale. Chaban demeura dans le confort de l'Hôtel de Lassay, en tant que président de l'Assemblée nationale. Bidault et Guy Ribeaud, après avoir fondé en octobre 1959 le Rassemblement pour l'Algérie française, furent poursuivis pour complot contre la

sécurité de l'État. Ils s'exilèrent donc à l'étranger dans l'inconfort, l'incertitude et la menace permanente d'un attentat ou d'un enlèvement par les barbouzes du SAC. L'amnistie de juin 1968 permit à Bidault de revenir sur le sol français. Guy avait, lui, bénéficié d'une autorisation antérieure... Pour donner une idée de la situation financière des époux Bidault à leur retour, je rapporte cette anecdote. Guy me demande :

« Aurais-tu dans tes relations la possibilité de trouver une cuisinière bon marché pour Suzy (Madame Bidault) ?

— C'est une denrée qui se fait très rare et que tu auras du mal à trouver bon marché...

— Tu n'y es pas du tout, Jean. Il ne s'agit pas d'une personne mais d'un vulgaire appareil ménager. Il est hors de question, vu l'état des finances, d'envisager l'embauche d'une employée de maison... »

Dès son arrivée, Bidault créa le Mouvement pour la justice et la liberté. C'est sous cette bannière que Robert Tardif, le regretté Robert, le merveilleux et joyeux compagnon de la Marjolaine, comme le décrivait François Brigneau, se présenta aux législatives de 1968 dans le XV^e. Il me demanda de lui servir de suppléant, pensant sans doute que mon implantation dans le quartier pourrait lui apporter quelques voix supplémentaires. Il

arriva troisième ; c'était loin d'être ridicule. Mais je reste convaincu que je ne lui fus d'aucun secours. En effet, dès que je vis ma binette sur les panneaux je n'osai plus sortir de chez moi. A peine si j'allais faire mon marché boulevard Edgar Quinet.

Je suis incapable de faire semblant d'écouter les requêtes, les réclamations, les protestations, les malheurs des électeurs. Encore moins de serrer la main de gens que je ne connais pas. Pourtant, si l'on joue le jeu, il faut le jouer.

Après avoir juré qu'on ne m'y reprendrait pas..., je remis la gomme avec Serge de Beketch, par amitié bien sûr, toujours dans le XV^e. A l'époque, celle du casse-pipe, celle des 0,5 %, on ne se pressait pas trop au portillon du Front national pour être candidat. Malgré cela, nous réussîmes ce tour de force (on peut le qualifier différemment) de présenter deux listes FN... dans la même circonscription. Cela ne nous émut pas autrement, Serge et moi, à tel point que nous prîmes le parti d'en rire. Ce qui ne fut pas du goût de Jean-Marie Le Pen, qui nous parla avec quelque vigueur, et à juste titre, du pays.

Non, décidément, il valait mieux pour le mouvement que je laisse tomber toute idée de candidature à une élection.

C'était le temps de la traversée du désert commencée avec les 5,19 % de Jean-Louis Ti-

xier-Vignancour aux présidentielles de 1965. La déception entraînée par ce résultat fut à la hauteur de l'espérance un peu folle (mais y a-t-il une espérance modérée ?) que la tournée des plages avait fait naître. Le mouvement national en prit un sérieux coup. Comme toujours en cas d'échec, on fait porter la responsabilité sur les copains. Le climat fut gangrené par les mesquineries, les critiques, les querelles, les intrigues, les jalousies. Quand la médisance ne suffit pas, on y ajoute un (gros) brin de calomnie.

Inutile d'accuser le Ciel d'une malédiction quelconque. L'espèce humaine est assez stupide pour sécréter suffisamment de germes politiquement pathogènes autodestructeurs. Que ce soit en politique ou en religion, chacun y va de sa critique d'approche, laquelle engendre une stratégie évidemment meilleure que celle du voisin. En cela nous sommes bien les descendants de nos ancêtres les Gaulois, du moins tels qu'on nous les a décrits. De Gaulle n'avait pas tout à fait tort, en ce domaine du moins : comment peut-on gouverner un peuple qui produit plus de trois cents fromages ? L'histoire contemporaine est remplie de nos exploits. A preuve l'échec, entre les deux guerres, de la kyrielle de ligues : Action française, Jeunesses patriotes, Croix de feu, Front paysan de Dorgère, et de ses chemises vertes...

Cette traversée du désert, comme le rappelle fort joliment Jean-Marie, se fit souvent à pied, parfois à chameau et quelquefois avec le chameau sur le dos.

L'Alliance républicaine qu'avait créée Jean-Louis TV éclata en 1969 lors des présidentielles quand Jean-Louis choisit Pompidou contre Poher. Nous étions quelques facétieux à faire de l'esprit douteux : « Rien n'est foutu tant que Tixier ne se sépare pas de Vignancour... »

Le *Père Tranquille*, j'y tenais impérativement, était ouvert à toutes les « nuances » de la droite nationale. Je pratiquais déjà, sans le savoir et sans le connaître, le principe du professeur Bernard Lugan : le « syncrétisme national ». Les banquets continuaient à avoir lieu dans la salle du fond. François Brigneau assure que ce fut au cours d'un de ces repas, en 1972, auquel participaient Alain Robert, Roger Holeindre, Pierre Durand, que l'idée de la création du Front national prit réellement forme.

En 1974, rebelote, nouveau coup de tabac, nouvelle dispersion avec l'arrivée du PFN. Pour moi, ce fut la période la plus détestable, avec un épisode particulièrement odieux : celui où Jean-Marie fut interdit de parole à la Fac de droit d'Assas par... le GUD, à la tête duquel se trouvait Gaucher ! Comment peut-on imaginer aujourd'hui que deux compagnons de

combat comme François Brigneau et Jean-Marie Le Pen en arrivèrent à se brouiller ?

Je me souviens d'un jour où Jean-Marie avait réservé une table tôt dans la matinée. Coup de téléphone de François, vers 11 heures, pour déjeuner également. Connaissant leurs rapports, ou pensant les connaître, je crois honnête de l'avertir, compte tenu de l'exiguïté de la salle.

« Jean-Marie a retenu une table.

— Ah bon ? »

Et François ne vint pas. J'étais désespéré. Aurais-je dû le lui dire, ne pas le lui dire ?... Les choses, Dieu merci, finirent par s'arranger, heureusement, dans la paix et l'affection retrouvées, chacun mettant en pratique cette pensée du sage La Bruyère : *L'on ne peut aller loin en amitié si l'on n'est disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.*

C'est l'époque où le *Père Tranquille* joue relâche : amputé des deux tiers de sa longueur pour cause d'expropriation pour « Utilité publique » (*sic*) ; en réalité, pour la construction de la Tour, ouvrage d'intérêt totalement privé ; expropriation qui entraîna la disparition de douze commerces « de proximité » et le déplacement de deux cents locataires résidents.

Contre toute logique commerciale j'attendrai la (presque) finition des travaux de démolition et d'aménagement pour récupérer

mes quarante-cinq mètres carrés sur cent cinquante, qui étaient utilisés comme réserve, plutôt que de m'installer ailleurs.

Ce repos forcé, je le mis à profit pour m'adonner à quelques activités et autres découvertes qu'un emploi du temps imposé par une présence quotidienne au « turbin » ne permet pas. Un esprit raffiné eût choisi la fréquentation de musées. Je choisiss... celle des cafés. Pas n'importe lesquels : les bistrotts. Bistrotts à vins, s'entend. Avec, pour guides, les deux meilleurs sur la place de Paris :

– Robert (Bob) Giraud, le Limousin, auteur de nombreux ouvrages sur la « bistrologie » parisienne, entre autres : *Le Vin des rues*, avec les photographies de Robert Doisneau (Denoël), *L'Argot des rues* (chez Merval) ;

– Pierre Chaumeil, journaliste et sociologue auvergnat, éminent autant qu'intrépide cyclomotoriste, adepte de la confrérie des buveurs de vin debout au comptoir et membre du jury de « la Coupe du meilleur pot », émanation de l'Académie Rabelais.

Avec ces deux maîtres prestigieux, j'attaquai mes secondes Humanités.

D'abord, en esprit cartésien je voulus commencer par... le commencement, c'est-à-dire par la définition du mot « bistrot » et de son *alter ego* le « bougnat », les deux étant

employés indifféremment : on va au bistrot, ou chez le bougnat, tenu immanquablement par l'Auvergnat, ou Auverpin... Curieusement, si chacun s'entend sur la double signification des termes « bistrot » et « bougnat » désignant aussi bien le commerce que le tenancier, personne n'est d'accord sur l'origine, ni même sur l'orthographe : bistro avec ou sans T.

Pour ce qui est de l'origine, certains la datent de l'occupation de Paris par les Cosaques en 1814. Ces soldats n'avaient pas le droit de fréquenter les estaminets. Désobéissant aux ordres, ils s'y précipitaient en hurlant « Bistro ! Bistro ! » ce qui signifie, paraît-il, « Vite ! Vite ! » Une autre école penche pour des origines plus gauloises, le mot ayant subi au cours des âges de nombreuses altérations. Ainsi, de mastroquet on est passé à bistroquet, bistroque, troquet, pour finir au bistrot. Robert Courtine, qui, tant qu'il n'a pas déplu pour « erreur politique » en sa jeunesse, signait La Reynière dans *le Monde*, opte pour bistrouille ou bistouille, mélange d'eau-de-vie médiocre et de café dans le fond d'une tasse ; il orthographie bistrot avec un T pour pouvoir appeler la patronne « la bistrote ».

Quant à « bougnat » ou « bougne », métier incontournable des premiers immigrés auvergnats dans la capitale, synonymes de charbonnier, le mot est inconnu en Auvergne. Mes deux compères, rejoints par un autre

Joinville de la chronique auvergnate parisienne, Jacques Yonnet, sont également sans explication déterminante sur sa provenance. Au même titre que « fouchtra ».

Ils s'accordent à en faire porter la paternité à l'argot inventif des faubourgs, empreint d'une connotation péjorative. Le bougnat, c'est l'Auverpin, balourd, radin, pas trop porté sur l'hygiène corporelle, qui ne pense qu'à ses « chous » et à « cha rechette »...

Pour le Titi parigot, qui se prenait volontiers pour le phénix de l'intelligence et de la « démerde », tout provincial était taré. Ainsi le Breton ne pouvait être que borné, cogneur et ivrogne. Avec de tels certificats d'origine vous étiez habillé pour les quatre saisons. Mais il ne vous est pas permis pour autant de recourir à la loi Gayssot... Il arrivait aussi que le cave se rebiffe du côté de la rue de Lappe ou du Bal de la Marine, à Beaugrenelle.

Dans les huit mille cafés parisiens Licence IV - il existe une aristocratie des bistrots : les lauréats du prix de la Coupe du Meilleur Pot. Ce prix, attribué annuellement, est, toute proportion gardée, le Goncourt de la limonade, appellation argotique parisienne qui englobe la profession de débitants de boissons. Né à Lyon dans les « bouchons » (le bouchon est l'équivalent du bistrot parisien), il porte le nom d'une mesure de beaujolais : le pot - 50 cl - tiré directement à la pièce (barrique) ou à la

feuillette (1/2 barrique) et porté sur table ou au comptoir sans être bouché.

Quand on est en compagnie, on peut boire le beaujolais au mètre. L'ami Chaumeil vous explique qu'il y a treize pots, côte à côte, au mètre et que, ma foi, à trois ou quatre, par petite soif, on en voit (boit) vite le bout en grignotant quelques rondelles de rosette...

« Monté » à Paris en 1954, le prix est décerné par le jury de l'Académie Rabelais, compagnie littéraire fameuse. Les patrons de bistrot candidats *doivent être jugés aptes à maintenir la tradition des bons vins de comptoir de toute origine, en se fournissant pour la plupart chez le vigneron producteur, et à assurer le plus souvent la mise en bouteilles eux-mêmes.* Remis quarante et une fois, il reste, aujourd'hui, vingt-trois lauréats toujours en activité. Je m'enorgueillis, sans la moindre fausse modestie, de l'avoir obtenu en 1979.

Les détenteurs de la Coupe sont, par nature, à un titre ou à un autre, et le plus souvent à plusieurs, des personnages qui sortent de la moyenne ordinaire de la profession. Une figure haute en couleur, inégalable à mes yeux, a longtemps dominé le lot : Henri Vergne, en son *Sauvignon* de la rue des Saints-Pères.

« Mon petit », comme il appelait affectueusement ses clients, est originaire des environs de Mauriac. Loué, à dix ans, comme berger, il fit le bougnat à Saint-Denis avant de prendre avec Alice, son épouse, le *Sauvignon* en 1955. Son tablier bleu, avec poche sur le devant, ne le quittait jamais ; il lui servait de tiroir-caisse. En bras de chemise, il passait la journée à couper son jambon d'Auvergne avec son long couteau. Il fallait voir l'épaisseur des tranches : pas une machine à trancher mécanique n'aurait pu faire des tranches aussi fines. Un jour, Jean-Loup Perret, travaillant pour Gault & Millau, avait parlé de « laser auvergnat ». Intriguée, croyant détenir un scoop, la télévision canadienne avait envoyé une équipe pour filmer le fameux laser... Ils découvrirent des rondelles de saucisson dont on disait qu'elles n'avaient qu'un seul côté...

Un matin, nous ne vîmes plus la fameuse assiette décorée en arcopal, unique survivante d'un lot offert, sans doute, pour une commande de café ou de sucre en promotion. Nous en demandons l'explication à Alice.

« Mon petit - elle disait comme M. Henri -, figure-toi que quelqu'un m'a fait le reproche de voir les fleurs à travers le jambon... »

Henri était également imbattable avec sa motte de beurre, toujours malléable à point. Dans un geste ample de balancier, tel le fau-

cheur de sa jeunesse, il était admirable dans le tartinage de ses sandwiches : un coup je te mets du beurre et un autre coup je te l'enlève ; si bien qu'à la fin de la journée la motte, avec les miettes de pain, était plus épaisse que le matin...

Quand il arrivait, rarement mais c'est arrivé, que son beaujolais - c'était un inconditionnel du beaujolais - prêtât le flanc à la critique, il était désarmant de mauvaise foi :

« Mon petit, je te félicite. Tu as un bon palais. Mon vigneron m'a bien prévenu : "Henri, dis bien à tes clients que cette cuvée est exceptionnelle. Elle a un goût de terroir très typé"... »

Ou alors il avait une autre parade :

« Mon petit, tu sais qu'il y a plusieurs couches dans le vin (??). Alors, ce que tu bois c'est la couche du milieu (ou d'ailleurs) ».

Jamais, en tout cas, la couche du fond de la cuve qui donne le mauvais goût. Sacré Henri, va ! Passez tous les deux une bonne retraite à Mauriac.

SOUVENIRS DE STAN

De cet intermède ce qui me restera le plus au cœur sera Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Selon l'opinion de chacun, on a parlé d'occupation, de libération, de prise d'église.

La plaque commémorative placée à l'intérieur de l'église contre le mur du clocher rend hommage à Monseigneur Ducaud-Bourget qui a restitué en ce sanctuaire le culte traditionnel de la sainte Église romaine.

Pour relater, disons, cette prise - car prise implique surprise - il me faut faire un large retour en arrière.

J'ai fait mes études secondaires comme externe à Stanislas. Mes parents, surtout Maman, avec une rare obstination, avaient réussi à me faire inscrire sur la liste des candidats à l'entrée de ce collège religieux de grand renom. Puis, ils furent convoqués pour un entretien de « moralité » avec, bien sûr,

présentation du certificat de baptême et attestation de communion privée. Quant à moi, j'avais dû subir un examen écrit et oral de connaissances tant scolaires que religieuses. J'insiste un peu lourdement sur les exigences d'alors pour mieux les comparer à celles des époques ultérieures.

Après l'examen réussi donnant droit à entrer dans le collège de Guynemer - l'illustre parmi les illustres anciens qui portèrent haut et fier le blason maison : le chevalier Bayard et le livre des Évangiles et, pour devise « Français sans peur, chrétien sans reproches », il y eut l'épreuve de l'adaptation.

Le premier mois ne fut pas difficile, il fut inhumain. Rien à voir avec le bizutage des classes préparatoires aux grandes écoles, que je connus plus tard comme tout un chacun. Avec mon accent et mes origines, j'étais un « intouchable », au sens hindou du terme, auprès de mes condisciples (je ne peux vraiment pas me faire à l'idée de les appeler « camarades »). Qui ne l'a pas vécu ne peut imaginer que des gamins de neuf à onze ans c'était la fourchette d'âges - puissent avoir un tel (mauvais) esprit de caste se traduisant par le rejet absolu de l'intrus.

Nous étions vingt-six en septième rose. Les classes, ou sections, au nombre de quatre pour les septièmes, étaient désignées par des couleurs. Sur les vingt-six, dix à peine avaient

un nom d'utilisateur du métro ; la majorité avait hérité d'un blase à rallonge et les quelques roturiers restants portaient le patronyme de grands bourgeois : médecins, avocats, industriels. Sur les dix, j'étais le seul à m'appeler Nouyrigat, un nom de prolo provincial, aggravé d'un accent de plouc. Circonstance aggravante en cette rentrée de 1944, mes parents étaient commerçants, petits commerçants, s'entend, car s'ils avaient eu des grossiums, c'eût été différent.

Mes distingués et charitables condisciples ne se privaient pas pour me faire savoir que je n'étais pas de leur monde et que ma présence était un affront pour le collège. « Ils ont dû en faire, du marché noir, tes parents pour pouvoir t'inscrire à Stan et payer tes études, alors que mon cousin Gaétan Henry de... n'a pas été admis ». Sans doute parce qu'il n'avait pas réussi son examen d'entrée... Le pire, ce qui faisait encore plus mal, c'était que ce rejet mêlé de mépris je le ressentais dans l'encadrement administratif. Heureusement, j'avais la confiance et le soutien de mon professeur : M^{elle} Billard.

Une difficulté majeure, à Stan, pour laver les affronts venait de la qualité du calomniateur. S'il était interne - et ils étaient largement majoritaires - on ne pouvait, par définition, l'attendre à la sortie ; quant à régler ses comptes sur le pré en ciment de la

cour de récré, c'était le renvoi certain. L'externe que j'étais ne pouvait, par nature, qu'être porteur de virus pathogènes du monde extérieur, source de tous les péchés. Systématiquement, l'externe avait tort contre l'interne, ce cher petit agneau innocent protégé par la clôture du collège.

A la rentrée de Toussaint, les résultats des compositions d'octobre furent une délivrance. Je me remis à croire en Dieu et en Sa justice. Ce n'étaient ni la profession des parents, ni le piston, ni mon accent qui me plaçaient dans le premier tiers de la classe. Ma joie était d'autant plus mauvaise que la demi-douzaine des plus acharnés contre moi - tous de la Haute - étaient derrière et y restèrent toute l'année. Si je l'avais connue, je leur aurais servi cette maxime de l'un des leurs, qui semblait déjà bien les connaître à son époque, le duc de La Rochefoucauld : *Chez bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien.*

L'avantage que j'avais pris sur ces « moins que rien », je le devais à Madame Sans, notre institutrice laïque de mon village perdu du Béarn, auquel nul chemin goudronné ne conduisait. C'est là qu'elle a exercé son apostolat pendant vingt-cinq ans auprès de gamins et gamines en sabots. Car pour elle, enseigner, éduquer n'était pas une profession

mais un ministère. Jamais je ne la remercierai assez.

Tout le temps que dura la cohabitation jusqu'au second bac (huit ans), l'hostilité, si elle s'atténua, ne disparut jamais vraiment.

A ce propos, il me revient en mémoire une anecdote rugbystique que je rapporte en souvenir de mon regretté ami, complice et capitaine Jacques Cros, disparu trop jeune. Je la dédie à son fils Pierre. Il ne doit pas la connaître.

Pour « affirmer notre différence » de sudistes et nous soustraire aux deux seuls sports pratiqués au collège, foot et escrime, avec un embryon de section d'athlétisme, nous avons créé, en seconde, avec l'appui indispensable et obstiné de notre prof de gym, M. Allmandou - futur soigneur du Quinze de France - une équipe de rugby. Ce jeu « où, pour aller de l'avant, il faut passer le ballon en arrière » - n'est-ce pas FB ? - ne suscita qu'indifférence de la part de l'administration, qui ne se soucia même pas de nous procurer des maillots. Nous jouions « en civil » contre des équipes qui, heureusement, portaient leurs couleurs ; sinon l'arbitre ne s'y serait pas retrouvé. Notre équipe de « bohémiens » arriva ainsi en demi-finale du championnat d'Académie de Paris, ce que n'avaient jamais réussi les footeux depuis leur existence.

Ce fut la panique dans la semaine qui précéda le match. Le « standinge » de Stan était en jeu. Il fallait combattre sous nos couleurs. C'est ainsi que, le mercredi soir, nous « touchâmes » nos beaux et chers maillots - qui furent facturés aux parents. Ils ne nous portèrent guère chance : nous fûmes battus. Mais nous les avons pour la saison suivante...

En rugby, la saison, justement, est à 90 % hivernale. Lorsque le soleil brille, en octobre ou en avril, il n'y a guère de soucis pour trouver quinze gus ; il y aurait plutôt pléthore. Mais la chose devient moins « évidente » en janvier-février. Ce fut le cas ce jeudi où nous jouions sur le terrain de Bagatelle réputé pour la qualité de sa gadoue. Nous nous comptâmes tout juste quinze. Il n'y aurait pas de remplaçants.

M. Allmandou mit à l'aile celui que nous appelions le vicomte, titre qu'il revendiquait un peu prématurément puisque son géniteur était encore de ce monde. D'habitude, il était préposé à la distribution des citrons à la mi-temps. Outre sa distinction, le vicomte possédait une autre qualité naturelle : il courait vite. Il avait même représenté le collège en finale scolaire du cent mètres. Mais courir sur une piste en cendrée et sur un terrain boueux sont deux exercices différents.

A un moment, il est servi, sur un plateau, dans les vingt-deux mètres adverses, tout à

fait décalé. Il n'a qu'à aplatis dans l'en-but. Le malheureux (voilà qu'avec le temps je me mets à le plaindre !) s'empêtre les pinceaux et tombe avant la ligne. Plutôt furieux, le capitaine Cros :

« C'est pas vicomte que tu devrais t'appeler, mais double-con !!... »

Honnêtement, cette « cagade » aurait pu arriver à l'un d'entre nous (crampons arrachés, lacet défait, motte de terre, etc.) mais l'occasion était trop belle, pour les manants que nous étions, de nous payer un aristo... Souvent, mes amis royalistes me demandent pourquoi, avec les idées qui sont les miennes, je ne suis pas des leurs. Peut-être en raison du souvenir détestable que je garde de ces rejets de ci-devant et de quelques autres. On aura beau tenter de me démontrer qu'il s'agit d'un amalgame abusif, voire d'un faux prétexte, c'est ainsi...

La reconnaissance que je dois et que je porte à mon collègue va surtout au corps professoral dont la qualité pédagogique était exceptionnelle. Beaucoup de ces professeurs, de par leur grade universitaire élevé, avaient occupé des postes importants dans l'enseignement de l'État français ; à la Libération, ils furent exclus du public - on a tendance à l'oublier - et furent récupérés par des établissements privés de haut niveau, entre autres Stan.

Je me suis posé la question de savoir si, arrivé sans la foi à Stan (on peut être baptisé sans croire), je l'aurais acquise dans ce collège catholique. Une chose est sûre : contrairement à quelques-uns, je ne l'ai pas perdue. Il y avait, dans l'obligation de la pratique des exercices religieux excessifs - je ne parle pas de ceux auxquels étaient soumis les internes : plus excessifs encore - quelque chose qui, confusément, sonnait faux. Les événements ultérieurs, malheureusement, me l'ont confirmé.

En 1967, nous inscrivons notre fils Philippe en onzième à Stan, nouvelle architecture. Depuis ma sortie, je n'y avais remis les pieds que deux fois, pour le banquet des Anciens. Monseigneur Mesjeczkes, directeur, M. l'abbé Schneider, censeur, M. l'abbé Tournier, économiste, n'étaient plus là mais certains prêtres d'encadrement que j'avais connus se trouvaient toujours en activité. Pendant ma promenade, en forme de pèlerinage, entre la statue de Bayard et le monument aux morts des Anciens, je ne croisai aucune soutane ; ce qui ne signifie pas qu'il n'y en eût point ; seulement des clergymen.

Vatican II 1965 était passé par là. Ceux qui étaient si pointilleux sur la tenue vestimentaire commençaient, personnellement, à s'alléger de certaines contraintes en balançant la soutane, pour commencer. Il ne restait que

le sur-gé, laïc, pas encore conseiller pédagogique, le sévère mais juste M. Baudouin, qui avait succédé à Citrouille, pour conserver une tenue stricte.

Là-dessus, Mai 68, conséquence directe de Vatican II - voyez les tenants et les aboutissants - arrive : la direction, dans l'impossibilité d'assurer la sécurité des élèves, demande aux parents de garder leurs enfants à la maison.

A la reprise, la dégradation dans la discipline et dans la pratique religieuse ne fit que croître et embellir. A tel point que moi, qui en avais connu les excès, j'en déplorais le déficit.

Je fus convoqué par le Père préfet pour m'entendre reprocher plusieurs incartades disciplinaires de Philippe. Il faut préciser que notre rejeton avait décrété que son ancienneté à Stan lui octroyait certains droits dérogatoires. Précision : à son ancienneté propre il ajoutait celle de son père, ce qui fait qu'à quatorze ans il alignait vingt ans de jetons de présence...

Je rapporte, sinon à la lettre, du moins dans l'esprit la teneur de notre entretien ; dix ans avant 1965 on l'eût tenu pour surréaliste.

J'étais face à un « mutant », mi-ecclésiastique par la (très discrète) croix au revers, mi-civil par le veston et la cravate :

« Qu'attendez-vous pour le coller, Monsieur l'abbé ? »

J'insistai sur « abbé » car la mode était à « Père ».

« Ce sont là des méthodes que vous avez connues (et lui, qui les avait appliquées). Elles ont fait leur temps. Notre mission d'éducateurs consiste à convaincre par la persuasion, non par la contrainte. Je dois ajouter, et cela ne peut vous échapper, vous qui êtes employeur (je sens là un relent de lutte des classes), que votre suggestion nous contraindrait à indemniser, selon la législation, nos surveillants en heures supplémentaires.»

Il est exact que nos pions à nous ne devaient pas toucher gras. En plus, ils n'étaient sûrement pas syndiqués...

En cinq minutes, à travers le discours de cet « éducateur », mes doutes devinrent certitudes : Vatican II dans l'Église et Mai 68 dans la société civile révélaiient au grand jour la désagrégation latente qui couvait depuis belle lurette. Ce que l'on a présenté comme un phénomène spontané de potaches en mal de chahut, qui, au fil de son déroulement, aurait pris des proportions aussi colossales qu'imprévues, est faux. Le ver était dans le fruit depuis longtemps. La partition, déjà écrite, n'attendait que la baguette d'un chef d'orchestre pour être jouée. S'il est exact que la

durée d'incubation du sida physiologique, alors inconnu, est de dix ans, il y a bien plus longtemps que le sida moral gangrenait certaines élites.

Fallait-il qu'elle fût vérolée jusqu'à la moelle, cette large frange de la hiérarchie catho, pour que, avant même que ne finissent d'être imprimés les textes de Vatican II, elle fit changer les autels de sens pour la célébration du nouveau rite !

Point de détail, dites-vous ?

Oh que non ! C'est sacrement (si j'ose dire) symbolique !

A l'époque, je me souviens, un caïd de la franc-maçonnerie à qui on demandait son point de vue (à quel titre ?) sur le nouvel agencement avait répondu :

« Je trouve cette disposition plus adaptée à la communication... »

LA PRISE DE SAINT-NICOLAS

A la sortie de Stan, encore sous le choc de l'overdose des activités religieuses - prières, méditations, réollections, saluts du saint sacrement, messes... - je ne me précipitais pas dans les églises pour entendre la messe dominicale à laquelle chaque catholique est tenu.

Quand les enfants furent en âge d'y assister, nous y retournâmes. C'est ainsi que je découvris l'ampleur de la dévastation liturgique qu'avait laissée sur son passage le typhon Vatican II.

D'abord dans le « décor ». L'officiant conciliaire, revêtu d'une sorte de djellaba, célèbre la messe, ou plutôt « partage l'eucharistie », à ce que j'ai cru entendre, sur une table de cuisine recouverte d'un napperon. Il s'exprime - c'était vrai au début - en un sabir franco-latin. Quant à la prédication, il ne s'agit

plus d'un sermon religieux mais d'un discours syndico-politico-intello-trotskyte. Il y est question du tiers-monde qu'il faut aider, de l'injustice sociale qu'il faut combattre, de l'égalité des peuples et des sexes, des droits de l'homme qu'il faut encourager et défendre.

Je pestais contre ces curés « à l'écoute du monde » que le « quotidien interpelle ». Nos enfants, auxquels on dispensait dans leurs « écoles à curés » la même instruction ragougnasso-religieuse, me prenaient pour un renégat. Ma femme feignait de ne pas comprendre :

« De quoi te plains-tu ? Je t'ai toujours entendu râler contre tes curés qui t'ont enquiné avec leurs bondieuseries et leur baratin d'hypocrites. » Je n'étais pas très bien dans mes « baskets ».

J'avais entendu parler, avec le plus grand bien, d'un vieil aumônier encore en soutane qui disait la vraie messe - on commençait à employer la formule - à la chapelle de l'hôpital Laennec. Quand je voulus en savoir un peu plus, j'appris qu'il avait été chassé sous la pression des syndicats hospitaliers. Ils se plaignaient : à la messe du dimanche, le nombre toujours croissant de fidèles finissait par gêner les malades !

Un jour que l'auto devait être en panne, je prends le dernier bus, porte de Vanves, pour

rentrer à la maison. Vers le fond, j'aperçois, assis, un prêtre en soutane : le sosie de Charles Maurras, avec sa barbichette poivre et sel. Je m'assois en lui faisant face.

« Ça fait plaisir de voir un prêtre en soutane par les temps qui courent, Monsieur l'abbé... »

Pensant qu'il était de passage, je me permets de lui demander où il exerce son ministère.

« A la salle Wagram... »

Je me demande si je n'ai pas fait erreur sur la personne. Il s'en aperçoit et poursuit :

« Tout au moins le dimanche. Les autres jours, là où on m'appelle. Je n'ai pas de paroisse, si ce n'est mon HLM du fort de Vanves.

C'est ainsi que je fis la connaissance de celui qui deviendra mon très cher abbé Juan. Nous habitons, sans nous connaître, à une station d'autobus. Pendant trente ans il avait été prêtre dans l'Algérois, curé à Pointe-Pescade. Venu en France après la tragédie de 1962, il ne fut jamais véritablement admis par ses « chers confrères » des paroisses parisiennes plus ou moins progressistes. Tout comme son autre célèbre compatriote, l'abbé Serralda. Aussi finirent-ils l'un et l'autre par « atterrir » inexorablement dans la communauté de Mgr Ducaud-Bourget.

Humble lui-même, non pas effacé, l'abbé Juan était le pasteur en soutane des humbles et des petits. Quand il allait acheter ses affreuses cigarettes maïs au tabac du *Clos*, il ne refusait pas le « *pastaga* » que lui offraient les représentants de la communauté portugaise. C'est pour moi honorer sa mémoire que de dire qu'il était un prêtre populiste, mais certainement pas laxiste ou démagogue. Il mourut malheureusement quelques mois après que nous eûmes fêté son jubilé sacerdotal. C'est à lui que je dois d'avoir connu d'abord la chapelle Sainte-Germaine, oratoire permanent, et la salle Wagram, le dimanche, pour la messe.

Cette salle servait le samedi soir de bal populaire ou de combat de catch et de boxe. Dès 5 heures du matin, le sacristain, le frère Gilles, dit Gilou, dit Grigou, sortait des placards ou du sous-sol les éléments d'assemblage de l'autel. Il entamait son jeu de construction pour la cérémonie de 10 heures célébrée par Mgr Ducaud-Bourget que je découvrais enfin : après son exclusion de Laennec, avec une poignée de fidèles il allait, errant de salles en appartements, d'appartements en caves, dire la messe de son ordination selon le rite de saint Pie V. La différence avec les prêtres proscrits de la Révolution résidait dans le fait qu'il n'était pas recherché par la police de la République. Il finit par

s'ancrer à un point fixe dès qu'il put louer, pour le dimanche matin, la salle Wagram. Monseigneur, assisté par les abbés Serralda et Juan, et quelques autres à l'occasion de leur passage, avait donc pris la tête de ces catholiques orphelins qu'avec mépris, et en toute charité confraternelle, la hiérarchie conciliaire qualifiait de nostalgiques du passé et du latin, puis de traditionalistes, pas encore d'intégristes, voire de fondamentalistes.

Mgr Ducaud-Bourget, dont je ne ferai vraiment la connaissance que plus tard, n'était pas précisément un perdreau de l'année. Né au XIX^e siècle (1897), ce prêtre au profil du curé d'Ars pour certains, de Voltaire pour d'autres, incarnait la foi profonde du premier et l'impertinence d'esprit du second. Cette dualité trouvait sa quintessence dans ses sermons flamboyants de spiritualité et d'humour, que je savourais avec délectation. L'assistance à la messe ne se présentait plus comme un devoir, encore moins comme une obligation. Ce que j'avais considéré pendant trente-cinq ans comme une corvée devenait un plaisir, voire un besoin. Ce pasteur m'avait littéralement régénéré dans la foi. Je ne devais pas être le seul, à en juger par l'assistance en constante progression d'un dimanche à l'autre.

C'est à Wagram que j'apprends qu'un autre prélat s'est également engagé, à une

plus grande échelle, dans la résistance à l'autodestruction de l'Église : il s'agit de Mgr Lefebvre, qui avait créé en Suisse, dès 1970, un séminaire international dit de saint Pie X, avec le consentement de l'évêque du lieu. Mais, dès 1972, les évêques français, réunis à Lourdes, qualifient Écône de « séminaire sauvage » et, lorsque Mgr Lefebvre ordonne la première promotion de sa « cuvée » entièrement maison, la Rome moderniste le suspend. Ce qui n'empêche pas « l'évêque de fer » de rassembler, fin août, dans un hangar de la foire/exposition de Lille - sa ville d'ordination en 1929 -, près de dix mille personnes pour une messe tridentine et un sermon qui auront des répercussions planétaires.

Pendant ce temps, Mgr Ducaud-Bourget, « assigné à résidence » salle Wagram, multipliait auprès de Mgr Marty, cardinal-archevêque, et également auprès des autorités civiles les demandes d'obtention d'une église parisienne afin d'exercer, lui et ses prêtres, leur ministère en un lieu approprié selon le rite de saint Pie V, nullement abrogé formellement par les textes de Vatican II.

Ici, il faut rappeler, ne serait-ce que pour les jeunes qui n'étaient pas nés en 1965, qu'après cette date n'était célébrée à Paris, dans les églises, que la messe dite de Paul VI.

Toutes les démarches demeuraient vaines. C'est ainsi que, face au refus systématique des autorités ecclésiastiques et civiles, naquit le projet insensé d'occuper une église. Mais cela je ne l'apprendrai que plus tard.

Tout a commencé le premier dimanche de février aux annonces de la messe de 10 heures salle Wagram. A ce dimanche et à ceux qui devaient suivre, Mgr Ducaud-Bourget invitait les fidèles à se rendre en plus grand nombre possible, le 27 février à partir de 10 heures, salle de la Mutualité, rue Saint-Victor, pour y entendre la messe qui devait y être dite à 11 heures.

Nous arrivâmes un peu en avance, pour trouver nos prêtres au bas du grand escalier, qui nous invitèrent à nous rendre en l'église voisine et à n'en point bouger sans leurs instructions.

Il y avait déjà bon nombre d'habitues de Wagram qui assistaient, visiblement sans enthousiasme, à la messe conciliaire. Aux toussotements saccadés et aux raclements des pieds, on sentait que le recueillement n'y était pas. Le prêtre qui officiait, face au peuple sur sa table à repasser dressée sur une estrade devant le chœur, n'en croyait pas ses yeux : il y avait très longtemps qu'il n'avait vu autant de monde dans cette église - que l'on disait susceptible d'être vouée à la fermeture pour

regrouper « l'équipe pastorale » sur la paroisse mère Saint-Séverin.

Un premier détail, me rapporta-t-on par la suite, intrigua d'abord, puis inquiéta, le clergé du lieu : le faible produit de la quête ostensiblement boycottée par ces « curieux paroissiens ». Mais l'inquiétude fit place à l'anxiété quand, après « *Ite missa est* » en français, l'église, loin de se vider, s'enfla de nouveaux arrivants.

Puis c'est l'illumination.

Venant par le déambulatoire, côté épître, la procession des prêtres en surplis ou en chasuble remonte l'église pour se diriger vers le maître-autel. La Croix est portée par Hilaire Cholet, encadré par des acolytes dont on me dit que certains sont ordonnés aujourd'hui. Suivent le cher Frère Gilles, Messieurs les abbés de Fommervault, Emmanuelli (†), Juan (†), Coache (†), Serralda et Mgr Ducaud-Bourget (†). Il y a bien quelques tentatives d'entrave de la part des vicaires locaux, notamment lors de la pénétration dans le chœur côté sacristie, mais Frère Gilles peut sans difficulté préparer l'autel. Cependant, le grand orgue ne se tait point et il faut convaincre l'organiste dans son perchoir, courtoisement mais fermement, que sa prestation est terminée pour ce matin...

La messe se déroule sans incidents, dans une ferveur extrême. Pensez donc ! Depuis la

chapelle Laennec, la majorité des personnes présentes n'avait plus connu une cérémonie dans une véritable église ! La communion est donnée dans une pieuse pagaille. Nous sommes nombreux à souhaiter que cette messe n'en finisse point, tant nous savourons ce moment exquis, persuadés que dimanche prochain nous retournerons à Wagram prendre la suite du bal du samedi soir.

Se produit alors le deuxième événement historique de la journée. Cependant qu'à genoux nous recevons la dernière bénédiction, nous voyons l'abbé Coache monter en chaire, cette chaire qui ne servait sans doute plus depuis des années. Le dernier Évangile dit, l'abbé prend la parole. Je n'ai plus souvenance de la totalité de ses propos mais jamais je n'oublierai ses huit derniers mots, martelés, qui cinglent comme une volée de plombs contre une plaque de tôle : « Maintenant que nous y sommes, nous y restons » !!!

Nous nous regardons, ébahis : « Alors, c'est vrai ? Ça n'est pas un feu de paille ?... On continue ?... On reste ? »

Apparemment nos prêtres semblent opter pour cette solution. Au lieu de regagner la sortie en habits de cérémonie, ils se dévêtent dans la chapelle Saint-François-de-Sales, près de la sacristie.

Ce jour-là, le déjeuner fut trop cuit et nous fîmes beaucoup de peine à la maîtresse de

maison qui nous attendait à une heure chrétienne...

Vers 7 heures du soir, dans la nuit, le parvis de Saint-Nicolas bourdonne comme un guêpier. La radio en a parlé. On vient voir. Il y a les pour et les contre. Les groupes s'invectivent et les représentants du sexe dit faible ne font pas toujours dans la nuance... A l'intérieur, le saint sacrement est exposé. Il le restera toute la nuit et les nuits suivantes. Ce n'est pas pour cela que le silence et le recueillement sont de rigueur car « ceux d'en face » ne respectent guère la sainteté des lieux, ni en actes, ni en paroles.

Spontanément - du moins à ce que j'en vois - une garde se forme, une hiérarchie s'instaure, les tours de garde sont distribués, l'intendance suit. Durant ce temps, les gens, inconnus ou connus (comme Jean Dutourd, dès le mardi), entrent pour prier, insensibles aux désordres occasionnels qui éclatent sporadiquement dans la journée. Cela durera cahin-caha jusqu'au mercredi soir.

Les membres du clergé officiel, s'étant repliés dans la sacristie, disposent des compteurs électriques et du micro. Selon leur humeur, ils coupent le courant ou couvrent les cérémonies de leur musique pas toujours sacrée. L'idée leur viendra, également, d'éteindre le chauffage mais ils y renonceront en se rendant compte qu'ils s'en privent aussi : la

chaudière alimente à la fois église et presbytère.

Enfin, un fait nouveau va rompre la monotonie des gardes et mettre un peu d'animation. Il se produit vers 4 heures du matin dans la nuit du mercredi au jeudi. Monsieur l'abbé de Fommervault dirige le chapelet. Jean-Philippe Sisung, à l'orgue du chœur, entrecoupe les temps de réflexion par des variations musicales qui lui sont toutes personnelles... Quelques dizaines de fidèles, dont une majorité de « saintes femmes » engourdis par le froid, sont présents. Soudain, un carreau du vitrail de la chapelle Sainte-Thérèse est brisé depuis la cour du presbytère. Une cartouche fumigène, de celles qu'on utilise pour enfumer les taupes dans leurs galeries, est lancée par l'orifice. La fumée âcre qui se dégage provoque la panique dans les rangs de nos paroissiennes. L'abbé de Fommervault s'empare de l'ostensoir et, en l'emportant, se réfugie dans le fond de l'église, suivi ou précédé par ses ouailles. Les garçons de la garde éteignent simplement avec le pied l'engin fumant. Ils s'emparent d'une extrémité du cordage que les assaillants, sur une échelle, font passer par la cassure : nous supposons qu'ils voulaient introduire un crochet qui leur aurait permis, en tirant de l'extérieur, de desceller la totalité ou une partie du vitrail

pour pénétrer dans l'église. La corde confisquée, l'attaque tourne court.

Mais nous n'avons pas du tout apprécié que cet incident ait obligé Mgr Ducaud-Bourget, prévenu, à se lever, à cette heure et à quatre-vingts ans, pour venir avec l'abbé Serralda rassurer et galvaniser ses troupes. Nous mijotons des repréailles. R.A.S. jusqu'à 8 heures.

A cette heure, le premier vicaire « régulier » de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, l'abbé Touvay, comme les autres matins, vient nous prier sur le parvis de lui ouvrir la double porte qui communique entre la sacristie et l'église.

Ici, une explication est nécessaire. Un *modus vivendi* impossible - on dit aujourd'hui une cohabitation - s'était établi entre les deux camps : dans la journée, le clergé légal avait accès à l'église en venant de la sacristie mais, pour cela, il devait nous demander d'ouvrir la double porte qui donne sur le déambulatoire. Nous avons placé un cadenas que nous fermions la nuit.

L'abbé Touvay, donc, sollicite l'ouverture du cadenas.

« Non, après ce qui s'est passé cette nuit !

— J'en suis navré, mais le clergé n'y est pour rien.

— Tiens, vous êtes donc au courant ?

— Je vous répète que nous n'y sommes pour rien.

— Brisons là, nous ne vous ouvrirons pas. »

Exit l'abbé Touvay.

Une idée traverse le cerveau de l'un de nous :

« Si nous allions voir si, de leur côté, ils ont ouvert la porte ? »

Joie ! La grosse porte en bois est bien ouverte. Nous débouchons dans la sacristie. Nous sommes seuls

« Ils ne sont pas encore arrivés du presbytère. Et là, sur le mur, les compteurs électriques qui nous soucient tant... »

Nous sommes une dizaine à réciter le chapelet quand nos « locataires » arrivent. Pas coopératifs du tout... Sans se soucier de nous, ils se mettent à nous invectiver sèchement dans un vocabulaire profane dépouillé de toute élégance superflue... Deux se distinguent particulièrement dans cet exercice de style coulé : l'abbé de Divonne et l'abbé Armogathe, brillant chargé de cours, dit-on, en Sorbonne. Le brave curé en titre, l'abbé Bellego, est bien dépassé par les événements ; quant à l'abbé Touvay, qui aura été le plus profondément écartelé dans cette affaire, il voudrait bien que tout cela s'arrange. Nous aussi.

Nous continuons le chapelet. Ceux de l'église nous rejoignent tandis que les fidèles de l'abbé Bellego, venus entendre la messe de

8 h 30, arrivent également par l'autre côté. Dès lors, la sacristie devient trop petite.

« Sortez, horde de fascistes ! nous jette-ton.

— *Ave Maria, gratia plena...* »

Un mouvement ondulatoire emplit la pièce. C'est pire que dans le métro à 6 heures du soir, un jour de grève, lorsqu'il y a une rame sur trois... La tension devient insoutenable.

Flac !... Le bruit caractéristique de la gifle qui s'abat sur la partie la plus charnue du visage met le feu aux poudres. Qui l'a décochée, de quel coin vient-elle ? Impossible seulement de tourner les épaules à l'endroit où je suis, au centre de la pièce. Je vois mon voisin et ami Serge Goudoumine, cramoisi, en étourdissement déjà avancé, qui tomberait d'inanition s'il avait la place matérielle de le faire. Je comprends la raison de ses ennuis : un bras charitablement œcuménique qui n'a rien de féminin est en train de s'enrouler abusivement autour de son cou et de l'asphyxier proprement.

Serge sera (le seul) poursuivi en correctionnelle (relaxé en appel) pour coups ayant entraîné hospitalisation et incapacité de travail. Je puis vous assurer, comme je l'ai dit au tribunal, que le pauvre en était bien incapable dans l'état où il se trouvait ; deux heures après, il titubait encore.

Combien cette mêlée, qu'au rugby nous appelons ouverte (?) par opposition à la mêlée ordonnée, a-t-elle duré ? Cinq, six minutes ? Pas davantage. Sous l'aspersion d'eau bénite que dispensaient avec générosité nos « saintes femmes » (il en tombait également sur les combattants des deux camps...), nous repoussons les conciliaires dans leur presbytère. Il nous faut encore aller chercher dans leurs rangs un des nôtres qu'ils veulent entraîner visiblement sans son assentiment...

Que reste-t-il après la « bataille » ?

L'abbé Bellego, avec sa garde féminine et octogénaire, et un individu barbu surexcité comme un ver de terre à qui on a coupé un bout de queue. Nous apprendrons qu'il est de nationalité chilienne et que sa case est au second. Il nous accusera par la suite de lui faire peur la nuit... Le pauvre curé - tellement moins haineux que certains des siens -, dos contre les fameux compteurs, joue au crucifié en trépignant :

« Ne me touchez pas ! Non, je ne sortirai pas. Mais que fait la police ? »

Il sortit un peu plus tard, après que la police lui eut expliqué que, dans ce genre de querelle de famille, sa compétence s'arrêtait à la constatation objective des faits. Nous lui fîmes une escorte déférente à travers l'église jusqu'à la grande porte...

Vers 11 heures ce jeudi 3 mars 1977, nous sommes quelques-uns attablés en face, devant une bouteille - les efforts et les émotions donnent soif - chez le Normand. Goguenards, nous observons les journalistes excités poser des questions à des gens qui n'ont rien vu - les reporters ne le savent pas - mais qui s'empressent de répondre qu'ils étaient présents et qu'ils savent tout... Nous qui avons vécu presque entièrement ces quatre jours et ces quatre nuits à un rythme fou savourons trop notre bonheur pour le partager avec des intrus. Sans modestie aucune, nous sentons confusément que, sous la bénédiction mais aussi l'injonction du Ciel, nous sommes les ouvriers d'une Grande Cause. Nous pensons avoir rempli notre contrat : donner une véritable église à Mgr Ducaud-Bourget et à ses prêtres pour qu'ils nous fassent entendre la messe de toujours et y dispensent la religion deux fois millénaire. Plus modestement, nous dédions la sacristie à notre bougon sacristain, celui dont nous sommes quelques-uns à avoir le privilège d'appeler - irrévérencieusement mais avec tant de tendresse - Gilou : ça lui évitera de ranger les chaises et de balayer la salle Wagram à 5 heures du matin, le dimanche.

A la question : « Que ferons-nous demain ? », nous avons la réponse de Monsei-

gneur qui déclare tranquillement en tapotant sa canne :

« Nous étions venus pour une demi-heure, peut-être une messe. Pourquoi voulez-vous mettre un terme aux desseins de la sainte Providence ? »

Les lendemains sont aujourd'hui connus. Nombreux furent ceux qui accoururent au secours de la victoire : les médiateurs officiels ou les entremetteurs officieux, qui conclurent à un QI déficitaire de Monseigneur, accusé de ne rien comprendre aux subtilités de la négociation ; les VRP en tous genres (non des moindres), experts en petite musique de nuit et conseillers en perspectives passées, qui nous conseillaient (c'est un euphémisme) de « savoir terminer une occupation (*sic*) »...

Bientôt vingt ans ont passé. Des querelles, des brouilles, tares inhérentes à toute entreprise humaine, ont eu lieu. Mais, Saint-Nicolas-du-Chardonnet n'étant pas totalement une œuvre de ce monde, la sainte Providence s'étend sur lui et sur son curé.

Au fait, ce curé, l'abbé Philippe Laguérie, qui est-il ? C'est le petit séminariste, effectuant son service militaire et bénéficiant d'une permission ce 27 février 1977, qui, informé par la radio, plaque la table familiale pour participer en cet après-midi au joyeux

événement. Depuis, le « petit » a fait son chemin. Nul doute que notre vénéré Monseigneur, là-haut, de son Grand Balcon, qui nous voit tous, veille sur lui. Qu'il nous le conserve le plus longtemps possible à la tête de Saint-Nicolas est la requête que j'adresse à notre protecteur dans le ciel.

Nous avons été les simples exécutants d'une opération-commando conçue et élaborée par une toute petite équipe. A l'origine, et pour toute la durée de l'exécution, quatre personnes seulement étaient « au parfum » : trois ecclésiastiques - Monseigneur, avec les abbés Coache et Serralda - et un laïc - le neveu de Monseigneur, André Ducaud. Rien ne filtra car, selon le mot de Monseigneur : « Dans ce pays, on ne peut pas parler à sa pipe sans que tout le quartier soit au courant. »

Si la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet avait été choisie parmi les dizaines d'autres, c'était pour des raisons tactiques :

- elle se trouvait au cœur de Paris, dans ce quartier Latin riche de traditions ;

- M. l'abbé Serralda y avait été vicaire de 1964 à 1968 ; il savait qu'elle n'était plus paroisse ; la « maison mère » était Saint-Séverin, à trois cents mètres de là ;

— à proximité se trouvait la salle de la Mutualité, dont la fréquentation n'éveillait aucun soupçon.

Une fois installés dans les lieux, nous pûmes un peu mieux faire connaissance avec nos prêtres. C'est ainsi que j'eus l'immense privilège de côtoyer Monseigneur, que le cardinal-archevêque Mgr Marty considérait comme étant d'une intelligence très ordinaire et bien trop âgé pour perpétuer l'occupation.

« Laichez faire. Il n'a que des vieillards avec lui. Ça ne durera pas... » déclarait-il le mercredi suivant.

Tout cardinal-archevêque qu'il fût, je crois, avec tout le respect dû à sa fonction, que mon demi-compatriote aveyronnais eût beaucoup à apprendre de Mgr Ducaud-Bourget.

A quatre-vingts ans, c'était un homme extraordinaire : intransigeant sur les principes mais, une fois ceux-ci préservés, plein d'indulgence et de compréhension pour les pécheurs que nous sommes tous ; et avec ça le sens de l'humour et du pittoresque, de l'esprit comme quatre ; et si cultivé, si artiste ; sans aucun doute, le plus vif, le plus ardent, le plus jeune d'entre nous. Mais il détestait les étriqués, les rabougris, les excités, les vaten guerre qu'il qualifiait, tous sexes confondus, de « batraciens de bénitier » et (ou)

d' « intégrissistes ». Avec ça, trop intelligent pour être dupe. De ses sermons et de ceux qui y assistaient, il disait :

« Il y a un tiers qui n'écoute pas,

« Un tiers qui ne comprend pas,

« Le troisième tiers qui écoute et comprend... que ce que je dis s'adresse bien évidemment à son voisin...

« Enfin le quatrième et dernier tout petit tiers, qui en tire profit. »

Enfoncé Pagnol !

Sa truculence était délicieuse.

Un dimanche, à la fin de sa messe, il rentre à la sacristie des prêtres. Frère Gilles est en train de plier, sur le meuble adossé au mur, des ornements sacerdotaux - on la faisait déjà dans mon enfance : « Pourquoi le curé va-t-il à pied ? Parce que ses vêtements ça-sert-d'auto »... hum hum !! Il tourne donc le dos à la procession qu'il n'a pas (?) entendu arriver. Selon l'usage, le prêtre s'incline devant le crucifix accroché au mur, au-dessus de Gilou, puis bénit ses enfants de chœur qui l'accompagnent. Et de préciser :

« Ne croyez pas, mes enfants, que je me suis incliné devant le cul de Frère Gilles!... »

Un autre dimanche, il avait prêché sans célébrer. Son sermon avait été du genre musclé, comme cela se passait chaque fois qu'il avait été piqué dans la semaine par

quelque chose ou par quelqu'un. Descendu de la chaire (qu'il appelait le tonneau...), nous savions, à la façon dont il martelait le pavage avec sa canne, que la pression n'était pas totalement retombée. Dans le couloir de la sacristie, quelqu'un - ce n'était pas indispensable - lui indique, joignant le geste à la parole, que certains qui se sont peut-être sentis concernés ont fait, plusieurs fois durant son homélie, le geste rotatif du remonteur de pendule. Monseigneur frappe de la paume de sa main gauche la saignée du coude droit, remonte l'avant-bras en serrant la poignée de sa canne :

« Eh bien, tu leur diras que moi je leur fais ça !... »

Nous sommes trois ou quatre à avoir bien compris mais notre zélateur distingué, qui n'a pas notre culture vulgaire, ne semble pas affranchi. Monseigneur entreprend l'éducation du naïf : « C'est un bras d'honneur... », puis va s'asseoir dans son fauteuil bourrer sa pipe.

Les derniers moments de ce géant sont exemplaires.

On lui avait implanté un stimulateur cardiaque, plutôt contre son gré. Il avait bougonné :

« A quoi bon cette pile ? Elle ne pourra rien contre le Bon Dieu si telle est Sa volonté

de me rappeler à Lui. A mon âge, ce sont là des dépenses bien inutiles... »

Le fait est que, cinq jours après l'intervention, la situation ne s'était pas améliorée. Il fait appeler l'abbé Philippe Laguérie qu'un an, presque jour pour jour, il avait intronisé vicaire de Saint-Nicolas en disant : « Je voudrais être pour toi le curé que je n'ai jamais eu... »

Nous sommes le 12 juin 1984, le mardi suivant la Pentecôte. Pendant les trois jours du pèlerinage de Chartres nous avons prié pour lui. Il demanda à son successeur de lui administrer les derniers sacrements, puis il redevint familier et dit :

« Assieds-toi, Philippe, et buvons un coup. »

Ce fut son dernier porto sur cette terre.

Mgr Lefebvre vint pour la première fois à Saint-Nicolas au mois de mai 1977, pour les confirmations, me semble-t-il. En le regardant officier tandis que Mgr Ducaud-Bourget était dans les stalles, je m'interrogeais sur les raisons qui avaient bien pu motiver la croisade entreprise par ces deux jeunes gens (soixante-douze et quatre-vingts ans). Sans nul doute qu'ils se sentaient investis d'une mission qui dépassait de beaucoup l'emploi du français dans la messe. Bien au-delà de la querelle que cette novation introduisait, c'est le sapement

de l'Église catholique tout entière qu'ils entrevoyaient. Sinon pourquoi entrer en conflit, en dissidence, même, avec l'Église conciliaire, pourquoi s'embarquer dans une telle galère où il n'y aura que des coups à prendre ? Ils auraient très bien pu faire état de leur expérience acquise à travers tant d'années de sacerdoce pour exprimer leur scepticisme quant au bien-fondé des réformes et promettre toute leur vigilance quant à leur application, etc., etc. Bref, à défaut de donner l'exemple, donner des conseils. Personne ne leur en aurait voulu et, ainsi, peinaient et en bonne conscience, ils auraient vécu parmi les leurs « le reste de leur âge ».

J'apprendrai, en les pratiquant un petit peu plus, qu'ils n'étaient pas faits du bois dont on fait les flûtes, ni du genre *Je suis votre chef, je vous suis...* Hommes d'Église responsables, ils considéraient qu'il y allait de leur honneur d'hommes et de leur devoir de prélats de conserver la vérité révélée insérée dans la tradition, en la défendant contre son pire ennemi : le modernisme.

« *Je vous ai transmis ce que j'ai reçu.* On pourrait graver sur ma tombe ces paroles de saint Paul », disait Mgr Lefebvre, ajoutant : « Je ne suis qu'un évêque catholique qui continue à transmettre la doctrine ».

La conduite de ces deux personnages de l'histoire de l'Église - indissociables à mes yeux - m'amenait à faire le parallèle avec deux hommes politiques qui ont marqué l'histoire de France. Si les objectifs sont différents, la démarche morale reste la même.

Le premier avec le maréchal Pétain. François Brigneau a très bien fait le rapprochement avec Mgr Lefebvre dans un de ses papiers. Voilà un Vieux Soldat de quatre-vingt-quatre ans, vainqueur et héros de Verdun, qui « se la coule douce » dans son ambassade de Madrid. On vient le chercher pour sauver la baraque après y avoir foutu le feu. Et le Vieux Poilu, comme en 14, repart morfler au casse-pipe.

Le deuxième avec Georges Bidault, dont j'ai parlé, qui, au faite des honneurs, plaque tout, choisissant l'exil au déshonneur.

Je ne peux m'empêcher de trouver, également, une analogie entre le parcours de nos deux mousquetaires et... celui de Jean-Marie Le Pen. J'entends déjà les grognements de deux ou trois copains ; ils sont de deux ordres :

- il y a ceux qui disent : arrête de nous les briser avec tes histoires de curés. Ne mélangeons pas tout. Ce n'est pas rendre service à Le Pen et au Front que de les mêler à tes cathos : cathos, fâchos. Le vieux fond

contre la calotte veille. Sans objet, d'ailleurs. Combien de paroissiens de Saint-Nicolas votent-ils FN ?

– et il y a ceux qui font entendre l'écho contraire. Ils regrettent la messe tradi aux BBR. Ils craignent l'amalgame : fâchos, cathos.

Je connais les refrains. Ma réponse, à défaut d'être déterminante, reste invariable :

Vous raisonnez vraiment comme des enclumes que vous êtes. Votre réaction me conforte pleinement, si je devais m'en justifier dans mon refus d'avoir été, d'être ou de devenir « encarté » au FN, pas plus que je ne l'ai été dans nos mouvements précédents. Cela m'a toujours évité de renvoyer ou de déchirer ma carte d'adhérent, en cas de désaccord avec une ligne imposée. En l'occurrence ce n'est pas le cas. Car, Dieu merci, Jean-Marie n'est pas aussi borné que vous. Lui ne se trompe pas d'adversaires. Si vous aviez, dans ce qui vous sert de cervelle, un soupçon, seulement décelable à l'analyse fine, de matière grise, vous vous apercevriez que l'ennemi est le même.

Qui est contre Le Pen ? Les mêmes groupes d'influence qui étaient contre Mgr Lefebvre, à commencer par les évêques de France. Savez-vous que Mgr Lefebvre, comme Jean-Marie, a été traîné en correctionnelle par

la LICRA pour « provocation et diffamation raciale et religieuse », lui qui, pendant trente ans, a consacré sa vie aux Africains, à soulager leur misère, à les instruire, à les soigner, à les aimer ? La cour d'appel confirma la condamnation des premiers juges mais la LICRA ne touchera pas de dommages, ni d'intérêts.

Le Bon Dieu, en ce lundi de la semaine sainte 1991, fera appel à l'appel en invitant le Représentant de son personnel au sol à une réunion au Sommet. Estimant, sans doute, que ce qui appartient à Dieu n'est pas à verser à César.

Ne voyez-vous pas que nos deux hommes ont mené un combat commun et similaire ? Où en serait l'Église, aujourd'hui, si Mgr Lefebvre n'avait levé l'étendard de la résistance, seul contre la presque totalité des évêques ? Où en serait la France, si J.-M. Le Pen n'avait pas, seul contre l'Établissement et la Bande des Quatre, entamé la croisade de la reconquête nationale ? Cette complémentarité des valeurs devrait réunir notre famille de pensée tout naturellement dans les urnes.

Cela, pourtant, est trop simple pour des esprits subtils. Je suis navré de concéder que les paroissiens de Saint-Nicolas qui votent n'apportent pas tous leur voix à Jean-Marie. Ils sont même nombreux, si j'extrapole à partir

de ceux qui le déclarent ouvertement, dans un brouet d'approximations confuses. Ils trouvent que Le Pen n'a pas assez de quartiers de noblesse, ou ne correspond pas exactement aux critères qu'ils se font et du bon père et du bon époux catho, et qu'il est trop excessif dans son discours...

Par leur égarement borné, étriqué et finalement suicidaire, ils m'agacent plus que les parfaits mais honnêtes mécréants. Ce sont à leur manière, et malgré eux, des idiots inutiles.

LE PÈRE TRANQUILLE NOUVEAU...
EST DE RETOUR

La réouverture du *Père Tranquille*, seul bistrot de Paris qui n'ait pas d'enseigne, se fit dans un environnement de bouleversement sismique. Les bulldozers et les excavatrices étaient passés par là. Pour accéder à l'immeuble du fond de l'ex-cour, qui, du fait, se retrouvait en façade, les rescapés devaient emprunter une passerelle en bois qui enjambait le vide. Entièrement ceinturés par une palissade de trois mètres de haut, nous devons ressembler à une réserve d'Indiens parqués en plein Paris. Le fait est que le contraste était surréaliste, sur les photos, entre la Tour inhumaine dominant du haut de ses deux cent et quelque mètres et notre tanière que nous préservions comme un tabernacle.

Je retrouvais aussitôt une bonne partie de *Minute*, à commencer par les deux François : Brigneau et Roboth ; également Michel Piot, le chroniqueur culinaire du *Figaro*, qui fit un très gentil papier sur la résurrection du *Père Tranquille* et sur la qualité... de la tête de veau du patron. Dans l'article, Michel Piot parlait de Chirac. Non pas pour révéler son goût, peut-être pas si naturel pour ce plat éminemment démocratique - penchant qu'il ne pensera à utiliser à des fins électorales que plus tard, pour faire simple - mais pour prévenir ses « chers lecteurs », éventuels clients du *Père Tranquille*, que le taulier considérait Chirac comme un dangereux homme de gauche (dix-neuf ans après, les faits ne m'ont toujours pas démenti).

A ce propos, et à travers les divers papiers que j'ai eus dans les publications de droite ou de gauche, j'ai constaté qu'un client qui vient à la suite d'un article lu dans son quotidien ou hebdo préféré correspond parfaitement au profil sociologique, politique, culturel que je me fais de son journal préféré.

Exemple : François Roboth passe un papier dans le *Figaro Magazine*. Derrière mon comptoir je vois arriver une ravissante minette, équipée Hermès, Vuitton, comme d'autres équipent leur voiture neige et glace. Elle s'arrête, un peu surprise, sur le pas de la

porte à la vue de la bande de biturins que cette apparition a, soudainement, rendus muets.

« Pourriez-vous me renseigner ?

— Bien volontiers, Mademoiselle.

— Je cherche un restaurant qui s'appelle *le Père Tranquille*.

— Vous y êtes, répond un boit-sans-soif avant que les autres ne pouffent.

— Ah !... Très bien. »

Elle s'adresse à moi, un peu tendue :

« Vous êtes... le patron ?

— Oui, Mademoiselle.

— J'ai téléphoné pour retenir une table de quatre couverts au nom de...

— Parfaitement, Mademoiselle.

— J'espère que mes amis n'auront pas autant de mal que moi pour vous trouver. Vous n'avez donc pas d'enseigne ?

— Par coquetterie, Mademoiselle. Que puis-je vous offrir en attendant ?

— Rien, merci. Je vais guetter mes amis sur le trottoir. »

Les paris sont ouverts entre les entonnoirs à deux pieds

« Je te dis qu'elle ne va pas revenir.

— Moi, je voudrais bien, ne serait-ce que pour voir si sur les trois autres il y a une nénette aussi bien roulée qu'elle. »

Le groupe arrivera en haut des marches. S'en détache un beau jeune homme également très élégant. Il me demande :

« Où est la salle, Monsieur ?

— Quelle salle, Monsieur ?

— Mais... la salle du restaurant ?

— Vous y êtes, Monsieur. »

C'est ainsi que je perdis encore quatre couverts et que la direction du *Fig-Mag* reçut une lettre d'injures d'un « ancien et fidèle lecteur » qui n'eut pas pour effet de déclencher les félicitations du jury à l'égard de mon copain François.

Autre exemple consécutif à une parution dans *l'Express*. Un couple de trois arrive : une dame, un monsieur et un chien, petit. Visiblement, le métier rend psychologue, le monsieur n'est pas le légitime ; par contre, l'appartenance légale du petit chien à la dame ne pose aucun doute. Je les reçois, les fais asseoir et, selon la coutume, leur offre un verre de saumur. Soudain, une idée saugrenue me traverse l'esprit ; j'en fais part à mon copain Claude, l'Alsaco, de vigie au comptoir :

« Tu vas compter les points. Je pense qu'on va rigoler. T'as vu le couple ? La nana est la caricature de la bourgeoise de gauche libérée et aux idées politiquement correctes. »

Mais, avant d'aller plus loin, il faut que je vous présente mon collaborateur, Ibrahim, dit Baptistou, dit le Nègre. J'avais bien été obligé de chercher un collaborateur puisque ma Basquaise avait solennellement déclaré : « Pour rien au monde je ne travaillerai dans ton bouge, à servir tes ivrognes de copains ; et, *mezza voce* : pas davantage que toi, d'ailleurs... » Ibrahim est noir et musulman, originaire de Mayotte, la seule île des Comores qui ait choisi de rester rattachée à la France. Ibrahim est donc français à part entière. Pour des raisons phonétiques et amicales, nous avons décidé de l'appeler Baptistou, ce dont il est très fier :

« Ah ! Maint'nant je suis aue'gnat ! »

Baptistou fait tout dans la maison. Sauf... la cuisine, où il se cantonne dans l'épluchage des légumes et dans la surveillance du chocolat destiné à la mousse : il doit fondre lentement sur le feu et la lenteur c'est déjà l'Afrique. Ne voyez pas dans mon propos l'amorce d'engagement péjoratif.

Baptistou n'est pas plus paresseux qu'un blanc normal.

« Pat'on, je ne suis pas pa'esseux comme vous 'ites. Je suis non-cha-lant... »

Il avait succédé à Armel, un Blanc breton à l'accent marseillais, souvent « noir », mais que personne ne voyait jamais boire... sauf

mon copain Roger, dit Roro la Patate, qui me mit un jour au parfum :

« Tu relèves ta boîte aux lettres quelquefois ?

— Non, c'est Armel qui s'occupe de ça. Ce c... a paumé la clef et a dû forcer la serrure. Il faut que je la change.

— Te presse pas trop. Sinon, comment veux-tu qu'Armel puisse passer la bouteille par la fente ?... »

Pour situer le personnage, je rapporte deux anecdotes authentiques.

Mon épouse m'avait demandé de rapporter, « au cas où tu y penserais... », des pommes de terre et des œufs pour le ménage. A la fermeture, j'y pensai, en catastrophe :

« Armel, mets dans un sac trois ou quatre poignées de pommes de terre et une dizaine d'œufs pour la patronne. »

Je crois fin d'en remettre : « Et n'oublie pas de bien caler les œufs au fond... »

Ce qui fut fait, non par malveillance ou, après tout, pour me prendre au mot ; par naturel, simplement.

Je rapportai cette histoire et quelques autres du même tonneau à l'épouse de mon merveilleux copain gallois, le docteur Philipp Jenkins, le seul médecin que j'aie vu, sur le pèlerinage de Chartres, soigner les ampoules au couteau de Laguiole :

« Arrêtez de vous moquer de ce pauvre Armel », dit-elle, compatissante.

Un beau jour, ledit Armel montre au docteur Jenkins la jambe dont il souffre quelque peu. Elle est, paraît-il, d'un aspect inquiétant. N'importe qui, normalement constitué, s'en serait préoccupé bien avant. Le toubib le convoque dans son cabinet, son épouse lui servant d'assistante :

« Avez-vous fait quelque chose pour vous soigner, Armel ?

— Oui, Madame, j'ai mis de la pommade.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas. C'est un ami qui me l'a conseillée.

— Mais peut-être n'est-elle pas adaptée au mal ou y êtes-vous allergique. Regardez comme votre jambe est violacée, presque verdâtre !

— Ce n'est pas la pommade, Madame.

— Et pourquoi non ?

— Parce qu'elle est blanche... »

Une autre d'Armel.

Tous les jours passe devant *le Père Tranquille* une dame aveugle. Elle travaille à l'Institut Valentin Haüy, au métro Duroc.

Pris de pitié, Armel dit à un client :

« Ce doit être terrible d'être aveugle. »
Et de rajouter : « Passe encore en plein jour mais, la nuit, ce doit être plus terrible enco-

re... » Si elle n'était pas naïve, elle serait affreuse...

Je me décidai, enfin, pour éviter les assises, de me séparer de lui. Je précise à nouveau qu'Armel est blanc, breton et qu'il jouit de tous ses droits civiques. Je le remplaçai donc par Ibrahim, dit Baptistou, dit le Nègre.

Revenons à notre couple à trois de *l'Express*.

Baptistou, en desservant les hors-d'œuvre, laisse tomber, ce qui est rare chez lui, une fourchette. Je n'en attendais pas tant. J'ai mon motif.

« Tu es vraiment très maladroit, le Nègre. »

Au mot « nègre », je vois les yeux de la dame s'enflammer. Elle regarde intensément le monsieur, qui ne réagit pas. Je m'en vais en cuisine « envoyer la suite ». L'Alsaco, qui a tout observé, vient me dire :

« Je crois que ça marche fort. »

Je reviens au comptoir pour constater qu'il manque du pain sur la table : « Tu ne vois donc rien, le Nègre, il faut tout te dire... »

C'est à moi que s'adresse la dame :

« Monsieur ! Vous n'avez pas le droit de parler ainsi à cet homme !

— Veuillez m'excuser, Madame, mais vous êtes venus pour être correctement

servis. Ce n'est pas au client de réclamer du pain.

— Mais qui vous dit que nous désirions du pain ?

— La corbeille est vide, Madame. »

Passent les fromages. Arrive le dessert : l'incontournable mousse. L'ambiance s'est un peu apaisée. Il faut que je trouve un prétexte pour relancer la tension. J'interroge l'Alsaco.

« Il reste le chien, me dit-il.

— Le chien ? Tu veux que je le serve en hot-dog ?

— Il a peut-être soif... »

Je vais, aussi courtoisement que je peux, proposer de désaltérer ce petit chien... si gentil... si sage... si bien élevé, qui n'a pas bougé mais qui doit avoir bien soif... La dame, interloquée devant une telle prévenance, n'ose pas refuser.

« Le Nègre ! Donne à boire au petit chien ! » Le visage se crispe à nouveau. Baptistou apporte de l'eau dans le récipient affecté à cet usage : une casserole sans queue. Je l'ai voulu ainsi pour des raisons d'hygiène et pour qu'il n'y ait pas d'équivoque ; je trouve inadmissible que dans un restaurant on fasse manger ou boire un chien dans son assiette ; chez soi, chacun fait ce qu'il veut ; mais le client à côté, qui voit cela, est en droit de se demander si cette assiette ou ce bol ne lui reviendra pas tout à

l'heure, ni mieux, ni moins bien lavé que les autres. Cette fois, je joue le provocateur à fond :

« C...n de nègre, tu ne vas pas donner à boire à ce petit chien dans une gamelle comme ça ! C'est juste bon à servir dans ta brousse ! »

Cette fois, la dame éructe et s'adresse à Baptistou :

« Monsieur, vous ne pouvez accepter de vous laisser insulter ainsi par un tel individu. C'est inadmissible... Nous vous servirons de témoins (Monsieur ne semble pas aussi affirmatif...). Quant à vous (à moi), je vous promets de mes nouvelles...

— Madame, calmez-vous, si cela vous est possible, et laissez le Nègre juger par lui-même s'il se sent ou non insulté. Demandez-le-lui... »

Je repars dans ma cuisine pour qu'elle ne pense pas que je puisse influencer la réponse de Baptistou, rapportée par l'Alsaco et par lui-même. Elle m'a embué les yeux :

« Missié Jean, c'y pas seulement mon pat'on. C'y mon deu'ième papa. Je l'aime beaucoup... Y peut tout me di'e. C'y un jeu ent'e nous... »

Quand je sortis de la cuisine, la table était vide, avec un billet dessus. Je n'ai pas eu de nouvelles. Dommage. J'aurais eu plaisir à revoir le petit chien si attachant.

Encore un détail sur le parcours parisien de Baptistou qui habite Vitry. Dans le métro, contrôle de papiers. Ce jour-là, on n'interpelle que les « hommes de couleur » (est-ce bien légal, cela ?). Baptistou est pris dans la rafle. Présentation de sa carte d'identité française. Réaction du CRS de base :

« Mayotte ? C'est quoi, ça ? Toi, tu restes là. »

Un gradé s'approche et s'enquiert. Sait-il mieux quoi c'est où ? Mais, à la vue du document, il ordonne : « Tu peux passer... » Et Baptistou, blanc d'émotion (de même, il blanchit lorsqu'il est en colère), de constater :

« Ah v'aiment ! Il a 'aison, Missié Le Pen. Avec une ca'te d'identité f'ançaise on passe pa'tout. Mais, alo's, v'aiment, il y avait beaucoup de Noi's sans papiés... »

Allez lui demander, à lui, depuis dix ans qu'il me supporte, si les gens du Front national qu'il connaît sont racistes...

*

La réouverture m'amena aussi une clientèle nouvelle. Ainsi, une partie de la troupe conduite par Jean-Loup Bourel, qui jouait à la *Cour des Miracles*, cabaret-théâtre qui, malheureusement, n'a pas survécu à la disparition de son créateur Sandor. Également

la bande des quatre poussins, qui, tous réunis, totalisaient un poids dépassant la demi-tonne : Jean-Jacques, Sacha, Roro la Patate (parce qu'il vendait des pommes de terre), Arnold.

Ces chers bébés, un jour d'hiver, ne trouvèrent plus de place à l'intérieur. Ils se mirent cependant en tête de rester pour déjeuner. A bout d'arguments je finis par leur dire :

« Si vous y tenez autant que cela, mettez-vous donc en terrasse. Là, vous avez de la place. »

C'est ce qu'ils firent. Il devait faire aux environs de 0°. En cours de repas, l'un eut l'idée lumineuse de faire le « trou normand ». Il savait que j'avais une excellente eau-de-vie de cidre. Bien entendu, la bouteille ne survécut pas. Au moment d'établir l'addition, j'étais embarrassé pour chiffrer le montant des libations. Je fis une cote mal taillée qui me semblait équitable. Protestation des bambins : « Pas question de payer le carburant ; il remplaçait le chauffage ! »

Cette terrasse, non couverte, est agréable, l'été, pour la relative fraîcheur qu'elle doit - parfois le diable porte pierre - à l'ombre que lui fait la Tour.

Un après-midi que le déjeuner s'était un peu prolongé, elle était en partie occupée par le

clergé de Saint-Nicolas et des prêtres de passage amenés par l'abbé Laguérie. Une tablée de huit soutanes. Une véritable marée noire qui provoque la perplexité des passants, d'autant que la mélancolie n'est pas au menu du jour. C'est un spectacle plutôt anachronique, à tel point qu'il en paraît artificiel. Un badaud, un peu plus résolu que les autres, se décide à prendre une consommation pour observer le tableau de plus près. Baptistou m'appelle, alors que je suis assis avec les curés. Au bar-comptoir, le client, qui n'a toujours pas satisfait sa curiosité, me demande :

« Je ne vois pas la caméra.

— Quelle caméra ?

— Celle qui enregistre.

— Qui enregistre quoi ?

— Ben... la scène ! Vous êtes bien en train de tourner un film ?... »

Le film, avec l'abbé Laguérie, nous préférons le tourner dans le quartier Latin sous la forme d'une procession en l'honneur de Notre-Dame, en ce vendredi 15 août 1986, fête de l'Assomption. C'est à partir d'un pari totalement stupide, concocté le soir de la Fête-Dieu, à la terrasse du *Rallye Monge* (12, rue Monge, presque en face de l'église), que germa cette entreprise folle dans le cerveau de cinq paroissiens qui n'avaient pas bu que du tilleul : avec moi se trouvaient Jean-Marie

Legé, Pierre Chaumeil, François Tabary et Michel Lamy - qui ne nous régala pas ce soir-là de son imitation de l'Internationale, à la Tino Rossi ou à la Mariano, exercice où il excelle ; c'est pour ça que nous l'avons baptisé notre « Maître Chanteur ».

Il n'y a plus de processions catholiques dans Paris depuis la guerre. Eh bien, on va en faire une !

« C'est ça, un 15 août, qui tombe, en plus, un vendredi ! Ceux qui ne sont pas en vacances feront le pont.

— Tu raisones comme un bourgeois. Tous les cinq, ici présents, nous voyons défiler entre quatre mille et cinq mille fidèles aux cinq messes du dimanche à Saint-Nicolas. Vous êtes d'accord pour constater que, contrairement à l'étiquette que nous collent les curés progressistes et les journalisteux gauchos, la majorité n'a pas les moyens d'aller se faire bronzer sur la Côte d'Azur ou à Deauville. Ça doit faire deux mille personnes. Si nous n'atteignons que ce chiffre, nous serons loin d'être ridicules pour une première. Souvenez-vous : au premier pelé de Chartres, en 1983, nous n'étions même pas 1 500, venus de toute la France.

— Très bien. Et les autorisations ?

— Ça, c'est une autre paire de manches. Mais qu'est-ce qu'on risque, de demander ? »

Paradoxalement, les services du préfet de police Fougier donnèrent facilement leur accord verbal courant juin. Patatras ! Le préfet démissionne ou est démissionné. Tout est à refaire. Nous sommes le 1^{er} août quand arrive, enfin, le document officiel. Il faut imprimer tracts et affiches, les distribuer, les coller, contacter les journaux.

Arrivé à ce point, je vais faire une révélation.

Au *Père Tranquille*, cette histoire alimente les conversations. Même les mécréants et quelques francs-maçons y prennent part sans ricanements, ni agressivité. François Brigneau en est émerveillé, à tel point qu'il attribue cette bonne et belle humeur aux vertus charismatiques du champigny. Mais François, en parfait pro de la communication, agit : il a l'idée géniale de passer un mot à Yves Mourousi, le présentateur-vedette de TF1. Le 12 août, je reçois un coup de fil :

« Monsieur Nouyrigat ? Ici TF1. Ne quittez pas, je vous passe Monsieur Mourousi.

— ?? »

Une voix caverneuse au bout du fil

« Mourousi à l'appareil. Bonjour. J'ai reçu une note de Brigneau qui m'indique que vous organisez une manifestation - pardon - une procession pour le 15 août. J'aimerais que

vous soyez mon invité du 13 heures demain. Allo ? Allo ?... Vous m'entendez ? »

J'ai éloigné l'écouteur, tellement ça sent le canular :

« Je vous reçois cinq sur cinq. Puisque vous êtes Mourousi, je me présente : Henri IV réincarné, fils caché de Henri III. Je vous invite chez mon pote Robert Cointepas à la taverne qui porte mon nom sur le Pont Neuf, face à ma statue équestre, à 18 heures, pour déguster une bouteille de jurançon. Moi, je suis sûr d'y être. Je vous attendrai cependant jusqu'à 18 h 30. Vous pouvez venir avec votre cameraman... »

Le gag, qui n'en était pas un, dura un bon quart d'heure, le temps de faire les vérifications, pour se terminer ainsi : « Je vous attends demain sur le plateau à 12 h 30. »

Nous y fûmes, avec Michel et Jean-Marie et aussi ma musette de bouteilles de champigny qui fut appréciée par les journalistes et davantage par les techniciens qui, apparemment, n'étaient pas habitués à participer à la fête.

Je ne pense pas que ma prestation télévisuelle ait été fameuse mais elle permit d'embrayer sur les autres chaînes TV et radios. Au final, l'abbé Laguérie put conduire, aux dires des RG, huit mille personnes sur la Montagne Sainte-Geneviève, chantant nos

vieux « tubes », style *Catholiques et français toujours, Chez nous, soyez Reine*, qui durent faire sursauter les pensionnaires du Panthéon et le voisinage.

Cette renaissance de la fête mariale instituée par Louis XIII en 1638 qui avait fait serment de consacrer la France à la Vierge Marie s'il lui naissait un fils - vœu exaucé avec la naissance du futur Louis XIV - avait eu pour effet de rappeler la « concurrence archiépiscopale » à ses obligations. Cela se traduisit, l'année suivante, par une procession autour du parvis de la cathédrale au milieu des touristes, tandis que nous parcourions les rues du V^e, bannières au vent, faisant au passage un reposoir sur une péniche amarrée quai de la Tournelle, à la poupe du grand navire qu'est Notre-Dame-de-Paris. Nous aurons aussi, dans les Arènes de Lutèce, un lion - dormeur - pour rappeler sainte Blandine.

*

Sur le livre d'or du *Père Tranquille*, s'il existait, on pourrait relever certains déjeuners historiques qui ont accouché de réalisations mémorables ; la sage-femme, en la circonstance, étant, à chaque naissance, François Brigneau.

Ainsi, en 1981, parvient-il à convaincre notre regretté Pierre Durand à entrer dans

l'équipe Antony/Brigneau/Madiran pour lancer *Présent*. C'est à ce moment que je fais la connaissance d'Aramis, qui devient célèbre par ses dessins ; mais Philippe a montré depuis qu'il a tellement d'autres talents...

En 1987, avec Roland Gaucher, directeur de *National Hebdo*, ce sera le jumelage, pour les BBR, de *NH* avec *le Père Tranquille*, projet qui tenait à cœur à François depuis 1984 mais qui s'était heurté à certaines oppositions.

En 1988, c'est l'apparition de ce qui va devenir la légendaire roulante, avec l'ami Philippe Dounaiev. Cette année 1996, Doudou vous présentera le nouveau modèle 1938 modifié 1962, un vrai bijou...

En 1987, de nouveau, célébration à Saint-Nicolas du dixième anniversaire de la prise de l'église, suivi du repas à la Mutualité. Dans son discours, l'abbé Coache appelle à un gigantesque rassemblement Place de la Concorde, le 15 août 1989, pour expier les crimes de 1789. Emporté par l'élan prophétique, il conclut : « Nous serons un million ! » mais ne donne pas le mode d'emploi pour les amener. D'où la nécessité, pour tenir le pari impossible, de créer une publication motivante et mobilisatrice. Ce sera *l'Anti-89*, que François montera avec l'abbé Aulagnier. Quel dommage que ce périodique n'ait pas survécu au bicentenaire ! Il paraît qu'il gênait

certains calculs et espérances. Des dons et legs n'ont pas fini de faire rêver...

Ce 15 août 1989 n'aura pas lieu Place de la Concorde mais au Louvre, face à Saint-Germain-l'Auxerrois. Nous ne serons pas un million mais plus de trente mille. Pour dénoncer la barbarie républicaine, une guillotine, symbole de l'époque, sera érigée ; sa présence ne sera pas du goût de tous les organisateurs mais elle fera la photographie-vedette de tous les médias.

RETOUR AU PAYS

Ce matin, au courrier, une lettre m'invite au mariage du fils aîné (*l'aïnat*) d'un copain d'enfance.

Ça ne va pas faire avancer mon manuscrit, déjà que j'ai dépassé les délais et François va grogner.

Je vous abandonne donc, mes amis : Jean-Baptiste, le Corse instruit, Alain, le « ministre motard », François et Alain, et toi, Jean-Louis, et vous, Maïté, ma Bretonne préférée que j'embrasse, et toi encore, « mon vieux goret », comme t'appelle amicalement ton compatriote auvergnat Bernard Sabatier, le seul qui connaisse les quatre-cinquièmes de la limonade auvergnate parisienne, toi, Reyt, qui après avoir bu chez la concurrence viens pisser chez moi... parce que les toilettes, à la turque, sont de plain-pied...

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage (La Rochefoucauld).

Je pars en Béarn retrouver la vieille maison où j'ai appris à marcher auprès de ma grand-mère et de mon oncle célibataire, cette mesure qui va devenir « Monument historique » à la façon dont évoluent la construction et la réhabilitation de l'habitat rural.

Il y a seulement soixante ans, sur les vingt et un feux du village, dix-huit maisons étaient construites à l'identique. En galets mélangés au pisé. Cela ne l'empêche pas d'avoir plus de deux cents ans, ce que n'oserait garantir aujourd'hui un constructeur de « maison de maçon ».

Un simple rez-de-chaussée, sans cave, ni vide sanitaire, et un grenier pour le grain ; le toit à quatre pentes recouvertes de tuiles plates ; exposée à l'est pour bénéficier du soleil levant, adossée à l'ouest avec la plus grande surface de toiture à pente douce pour mieux recueillir les pluies venues de l'océan - aujourd'hui, les « Parisiens » construisent sud-nord, ce qui a pour effet de cuire, l'été, et de « cailler », l'hiver. La porte d'entrée, au milieu de la construction, ouvre sur l'escalier du grenier. A droite, la cuisine, à gauche, la chambre, et derrière, sous le toit formant appentis, une pièce très souvent en

terre battue, « *lou cousté* », servant de débarras.

On vivait entre la cuisine, au sol cimenté, et la chambre, parquetée. Les repas se préparaient exclusivement dans l'âtre. L'eau était au puits et les sanitaires... dans la nature ; ce qui inspira à mon vieux cantonnier Julien une réflexion d'anthologie. Un cantonnier retraité heu-reux...

Ce jour-là, je trouvais le pépé au barbecue qu'organisaient ses enfants qui ont fait construire leur F4 à côté de sa maison vieille (et non pas : de sa vieille maison ; il y tient, le vieux).

« Tu tombes bien, le Parisien, viens nous aider à terminer l'entrecôte !

— C'est un service qui ne se refuse pas, Julien. » Et nous voilà partis tous les deux un peu à l'écart, en compagnie du corbières 13 % vol., dans nos évocations du temps passé qui... que... A un moment, le plus petit des drôles est pris d'un besoin pressant et important. Sa maman l'entraîne à l'intérieur :

« Tu vois bien, Jeannot, que les choses ont changé. De notre temps, on mangeait dedans et on allait cagner dehors... »

Je reviens au mariage.

Les coutumes sont respectées. Les invités du marié (c'est mon cas) ou de la mariée vont

chercher le ou la futur(e) époux(se) à la maison paternelle où les attendent le vin blanc et « *lou pastis* ». Rien à voir avec le breuvage anisé. Il s'agit du gâteau traditionnel béarnais offert aux participants, avec obligation pour eux d'en apporter également aux membres de leur famille qui n'ont pu venir. On part en cortège vers la mairie où l'on trouve la « partie adverse ». Les formalités faites, on se dirige vers l'église. Les deux cortèges sont encore distincts. Ce n'est qu'à l'arrivée à l'église que tout le monde se mélange.

J'ai apporté mon 24 x 26 Pentax que je conserve comme une relique car il vient de Paul Ribaud ; il fait pitié à côté des caméscopes...

Autre signe des temps : maintenant, les « femelles » se permettent de monter à la tribune (galerie) réservée aux hommes ; il y a vingt ans, un tel blasphème n'était pas envisageable...

Après la bénédiction, recueillement sur la tombe des disparus et arrêt devant le Monument aux morts. Je me demande si je ne devrais pas me faire psychanalyser : les Monuments aux morts « m'interpellent »... Dans les villages où il m'arrive de passer quelques heures, une force intérieure m'attire vers cet édifice, plus ou moins modeste, plus ou moins riche, selon les ressources des dona-

teurs. A travers l'hommage patriotique rendu je pense découvrir, selon sa parure ornementale, ce qui était et souvent ce qui est encore la tendance politique de la commune. Ainsi y a-t-il :

- les monuments à emblème fortement religieux : croix, Vierge, ange, parfois sainte Jeanne d'Arc ;

- les neutres, avec le poilu statufié ;

- les ultra-républicains laïcs, qui arborent le coq gaulois, de préférence, quand la configuration s'y prête, face au portail de l'église.

Me rendre aux Monuments aux morts c'est ma façon à moi de faire le Tour de France et des Français. En me recueillant devant la pierre qui porte leur nom, j'entends la ronde de nos « pays » de France :

- Etcheverry à Saint-Jean-Pied-de-Port ;

- Guernec à Concarneau ;

- Rispal à Salers ;

- Cazenave, ici, en Béarn.

Je pense à Mistral et à son ode à la patrie :

*J'aime mon village plus que ton village
J'aime ma province plus que ta province
Mais j'aime la France par-dessus tout.*

Je pense aussi au tribut que chaque village a versé en sang français : dix-huit morts, dont quatre dans la même famille, dans le village paternel de l'Aveyron pour une popu-

lation qui comptait deux cents habitants en 1914 ; morts jeunes, sans descendance pour la plupart.

Il ne faut pas s'étonner que ces noms apparaissent moins que d'autres aux génériques de la télévision. On ne peut figurer partout.

Quand on parle noce, on pense repas.

Il ne se fait plus dans la grange. On va au restaurant. Ce qui, entre nous, arrange bien tout le monde (peut-être moins le portefeuille) car bonjour la galère quand il fallait nourrir trois cents personnes ! Moi qui suis un peu « du bâtiment », j'ai été épaté par la qualité de l'assiette et du service. C'était dix fois mieux que certaines « bouffes » à la Mutualité. Chapeau, la province !

Je m'étais mis entre deux copains, un peu plus âgés, pour évoquer quelques souvenirs.

« C'est là que tu t'aperçois que tu as pris un coup de vieux, quand tu ne trouves pas d'autre sujet de conversation, déclare Joseph qui, dans notre jeunesse, passait pour un chaud lapin.

— Tu te rends compte si les filles avaient connu la pilule... ! »

Nous attaquons le tournedos forestière.

« Je te parie, Jeannot, que tu ne connais pas le tournedos béarnais ?

— Tu veux dire tournedos sauce béarnaise ?

— Non, non ! Je dis bien tournedos béarnais.

— Vas-y, dis-moi tout.

— C'est Labarrère, le maire de Pau ! »

Je ne veux pas être en reste :

« Savez-vous comment on l'appelait à Paris quand il était ministre ?

— ??

— L'embrayage, ou la pédale de gauche.

Suivirent quelques propos égrillards qui n'ont jamais fait de mal à des gens normalement constitués. Puis, avec le madiran sur le fromage de brebis, vinrent les évocations émotives : « Tu te souviens de Madame Sans, notre institutrice, qui interdisait aux parents de nous parler français car elle estimait, à juste titre, qu'ils ne le connaissaient pas suffisamment : "Parlez patois entre vous. C'est à moi de leur apprendre le français" ? »

Je me souviens aussi d'avoir été à genoux sur les grains de maïs, au fond de la classe, parce que le vieux Baptiste nous avait pris dans sa vigne en train de grappiller ses raisins et avait porté le pet.

Arrive la pièce-montée, énorme, présentée sur un brancard : « Elle vient de chez Bordenave. » A propos de Bordenave, il

en a sorti une bien bonne, ces jours-ci, à Séverin.

Séverin est un vieux et vrai paysan qui a dépassé les quatre-vingts ans. Une figure emblématique, qui doit être mal en point pour ne pas être là. Il est connu pour ses réflexions et ses reparties à l'emporte-pièce typiques de l'humour béarnais. Il m'en revient une bien lointaine. Nous étions en période de dépiquage. Les gens du village s'aidaient mutuellement : chacun allait chez l'autre, accompagnant la batteuse. Bien entendu, il y avait des maisons plus hospitalières que d'autres. Ce jour-là, on était chez Lahitte. Il fait chaud. La poussière pique les yeux. Le patron fait passer la bouteille. Réflexion de Séverin :

« Oh mon pauvre Célestin ! Qu'il y a peu de vin dans ton eau !... »

Pour ses quatre-vingts ans on lui a fait une petite fête. Un jeune, admiratif, lui pose une question :

« Comment faites-vous, Séverin, pour rester aussi gaillard à votre âge ?

— Je vais te dire : je n'ai jamais bu d'eau... excepté dans la soupe et dans le café. »

Que s'est-il passé avec Bordenave ? Ils sont deux boulangers à faire la tournée : Dufrechou et Bordenave. Le Séverin a une préférence pour Dufrechou. L'autre

semaine, Bordenave klaxonne. Le vieux vient au camion.

« Salut, Séverin ! Je te mets du pain cette semaine ?

— Oui, mais sans tabac...

— ??

— Quand tu pétris, tu pourrais éviter de laisser tomber ton mégot dans la pâte. La dernière fois j'en ai trouvé un dans la "choine" (pain de 2 kg).

— Dis donc, Séverin, tu ne veux quand même pas, pour une choine par quinzaine, trouver un paquet de Gauloises avec ! »

Plus prosaïquement, je leur parlais d'agriculture.

« Tu le vois bien, nous ne cultivons plus que du maïs ; c'est la céréale qui va le mieux.

— Oui, à tel point que c'en devient totalement uniforme. Vous avez supprimé haies et talus pour travailler avec les tracteurs. Si vous pouviez labourer les chemins vous le feriez. Ainsi vous avez, également, fait disparaître lièvres et perdreaux. Qu'est devenue la chasse de notre jeunesse, Pierrot, toi le chasseur passionné ? Tu te souviens de ces premiers jours d'ouverture où il n'était pas rare de revenir avec cinq ou six perdreaux rouges chacun ? Maintenant, comme partout, vous devez avoir du faisan d'élevage sorti des boîtes la veille, à qui il faut foutre un coup de pied

pour le faire envoler, qui n'a aucune défense et encore moins de goût.

— C'est pourquoi je ne prends mon fusil que pour les palombes, les grives et la bécasse, quand nous avons la chance d'avoir un passage. Mais que veux-tu faire ? Chasser ne fait pas vivre. Ou tu t'adaptes ou tu crèves. Regarde le bas de Séby, nous ne restons qu'à six ; Joseph et moi n'avons pas de suite ; dans dix ans ils seront trois ou quatre...

— Vous semblez quand même bien vous en sortir, à voir tous ces énormes tracteurs...

— Oui ! Celui qui s'en sort très bien c'est le Crédit Agricole ! Nous sommes tous endettés et, s'il n'y avait pas les subventions, nous ne pourrions plus payer les traites depuis longtemps. Nous sommes devenus des assistés, comme beaucoup d'autres Français. Voistu, ton oncle, avec sa paire de bœufs et ses six hectares de culture, n'était pas bien riche, n'avait ni télévision, ni machine à laver, même pas de congélateur, mais il était un homme libre...

— ...Et condamné à mourir célibataire, reprend Joseph. S'il n'y avait pas eu de progrès ménager, pas un homme n'aurait trouvé à se marier.

— Et les effets de la vache folle ?

— C'est très simple. Sur la bête que j'ai vendue la semaine dernière avec le plus grand

mal - car tu ne trouves aucun marchand - j'ai perdu plus de mille francs sur ce que j'en aurais tiré l'an dernier. Par contre, quand je vais chez le boucher, il me faut toujours autant de sous dans le porte-monnaie. Comment expliques-tu ça, toi qui es instruit ? »

Je n'ai pas d'explication. Ou ce serait trop long, trop compliqué ! J'élude

« Je reste deux jours. J'aimerais bien retrouver le goût d'une vraie poule au pot comme la faisait ma grand-mère.

— Ah oui ! Pour ça, elle savait la faire, la défunte Catherine. C'est simple, on va demander à Tata Margot.

Et, en effet, elle fut fameuse, cette poule. Je ne résiste pas à l'orgueil de vous en donner la recette, et n'oubliez pas que, dans la poule, le meilleur c'est la farce, « *lou farcit* ». Ne m'écrivez pas si vous ne la réussissez pas du premier coup : il faut, et c'est parfaitement moral, plusieurs générations pour y parvenir :

Choisissez une vraie poule qui a couru et longtemps vécu sa vie. Videz-la. Réservez le foie, le gésier, le cœur. Ayez un bon morceau de ventrèche ou de gras de jambon (de Bayonne, évidemment...). Mettez à tremper de la mie de pain dans du lait. Hachez tout cela. Ajoutez-y sel (pas trop), poivre, ail, persil, cerfeuil (généreusement). Cassez les œufs et malaxez le tout. Garnissez votre poule de ce *farcit*. S'il

en reste, vous ferez cuire le supplément dans un torchon. Passez-vous les mains à l'eau. Essuyez-les. Recousez la poule par le bas et par le haut. Plongez-la dans le bouillon aromatisé qui bout dans la marmite. Dans deux bonnes heures vous servirez ledit bouillon, avec ou sans vermicelle (ou cheveux d'anges). Il reste à découper la poule et son *farcit*. La grand-mère accompagnait ce plat royal d'un coulis de tomates et de piments verts du pays conservés dans le vinaigre comme les cornichons. Le tout, bien entendu, étant « *made in casai* (jardin) ».

Une visite m'amène à Orthez.

Orthez, c'était la ligne de démarcation pendant la guerre. Nous étions en zone libre et j'avais une grand-tante qui habitait rue Saint-Gilles, en zone occupée. Pour aller la voir, je prenais le car de Boutet. Il s'arrêtait à la barrière qui coupait la Nationale. De notre côté, les soldats étaient en kaki et les guérites peintes en bleu-blanc-rouge. Je découvrais les Allemands et leur uniforme vert sale. La Tante m'attendait de l'autre côté. Elle me faisait bonjour de la main. Elle avisait un soldat à qui elle montrait un papier. Lequel en référait à un supérieur. Ce papier valait sésame puisque je passais aussitôt alors

que les autres passagers transitaient par le poste. Les Boches (elle ne les appelait que comme cela) lui délivraient un ticket, tamponné, numéroté, tiré d'un registre à souche, qu'elle leur rendait le soir au retour.

Ce que j'ai su plus tard, c'est que la Tante était une passeuse. L'image que l'on se fait du passeur, à travers les clichés classiques, va du héros au salopard fauchant les bijoux quand il ne donnait pas le client. La façon dont la Tante a vécu après la fin de la guerre ne la rend pas suspecte de s'être enrichie malhonnêtement. Héroïne désintéressée sûrement et méconnue officiellement, de par sa volonté, elle ne supportait pas la compromission. Ainsi, quand on la proposa pour la médaille de la Résistance, elle s'enquit de savoir d'où venait l'initiative. Quand elle le sut, l'affaire était entendue. On rapporte qu'elle piqua une crise terrible :

« Ce loqueteux ! Ce ramasseur de peaux de lapin d'avant-guerre ! Il a fait du marché noir avec les Boches et autre chose avec les Autres ! Maintenant, il roule carrosse. Jamais je n'accepterai de faire partie de la même confrérie. Allez vous faire foutre avec votre médaille ! »

Plus tard, fasciné par un courage aussi placide et un tel sang-froid alors qu'elle est

dans la vie courante du type pétardière, je lui exprimai mon admiration :

« Comment t'est venue cette vocation de passeuse ?

— Quand on est veuve d'un gendarme, ancien combattant de 1914, on n'aime pas beaucoup les Boches. Quand, en plus, tu en as un qui s'installe chez toi sans y être invité, ça n'améliore pas les sentiments. Le premier étage avait été réquisitionné. Un jour, j'ai eu la visite d'un adjudant, ancien collègue de mon défunt Baptiste, qui habitait Lescar et que je n'avais pas revu en raison de cette foutue Ligne. Il devait avoir une idée puisqu'il me questionna sur l'endroit où elle passait. Tu peux croire que, lorsque je lui indiquai le bout du jardin, il en tomba sur le cul :

« C'est comme ça que ça a commencé...

— Combien en as-tu fait passer ?

— Beaucoup.

— Une dizaine ?

— Tu rigoles ? Dix fois plus, au moins.

— Qui étaient-ils ? Des juifs ? Des non juifs ? »

Selon elle, énormément plus de juifs que de chrétiens :

« Mais je n'étais pas là pour leur demander un certificat de baptême.

— A quoi les reconnaissais-tu ?

— Les juifs arrivaient en famille et

trimbalaien des valises, ce qui ne facilitait pas le passage, surtout quand il y avait des gosses en bas âge. Il n'était pas facile de leur expliquer qu'il fallait opérer en deux fois ; ils avaient, on les comprend, la hantise d'être séparés. Les autres « clients » étaient plus commodes à traiter... Ils étaient jeunes, souvent seuls, rarement à plus de deux. Ils étaient sans gros bagages, le plus souvent avec une musette et parfois avec un vélo. C'étaient des prisonniers évadés ou (et) des volontaires pour passer en Espagne et rejoindre les gaullistes. A propos de vélo, il faut que je t'en raconte une bien bonne. Un jour, je fais passer un gars avec sa bicyclette. Tu me croiras si tu veux : il s'est fait "planter un procès" (PV) par une "enclume" de gendarme de la brigade d'Artix (à 15 km) pour défaut d'éclairage et de timbre ! »

Je lui faisais part d'un souci qui m'embarrassait :

« Ton Allemand, au-dessus, il ne voyait donc rien ?

— Le premier, "un de la Territoriale", aurait dit mon défunt, était assez intelligent pour ne rien remarquer. Trop heureux qu'il était de venir, le soir, toquer à la porte de la cuisine pour emporter dans sa chambre une omelette ou du poulet ou du lapin. Je dois dire que je trouvais le lendemain la vaisselle

propre sur le guéridon de l'entrée. Note bien, tout de même, que je ne faisais pas mes coups quand il était à la fenêtre. Mais, comme il "embauchait" à 6 heures du matin et rentrait tard, ça laissait du temps... Les ennuis ont commencé avec son successeur. J'imagine que ce "petit con" m'a balancée à ses supérieurs. Un matin, on frappe à la porte d'une façon que je n'aime pas. J'ouvre et je me vois une escouade de Boches : un officier, deux sous-offs et deux soldats casqués et armés que l'officier laisse sur le perron. "Mauvais temps", me dis-je. Mais je m'étais tellement préparée à une telle visite que je ne me paniquais pas, d'autant plus qu'il s'agissait des "estivants".

— Des "estivants", dis-tu ?

— Oui, parce qu'ils étaient arrivés en juin 1940 ; des soldats de la "régulière" de la Wehrmacht, ceux dont nous connaissions l'uniforme et qui n'avaient pas trop mauvaise réputation. L'officier m'expliqua en un assez bon français qu'ils venaient visiter les lieux. Ils commencèrent par l'étage où l'autre petit con (elle y tient) avait oublié de faire son lit en sortant. Je remarquai que ça n'eut pas l'air de plaire trop à ces messieurs. Le rez-de-chaussée y passa, puis le poulailler et les clapiers. Ils s'arrêtèrent au portillon du fond, l'ouvrirent, regardèrent en face et sur les côtés, hochèrent la tête et se parlèrent. Je compris qu'ils

avaient compris que c'était par là que passait la filière. Ils refermèrent délicatement le portillon en mettant le crochet et firent demi-tour sans rien dire. Je n'en menais pas large. Ils s'immobilisèrent devant la porte de sortie, toujours sans rien dire. A ce moment, Jeannot, le cœur bat très vite et le plus difficile est de ne pas le montrer. Alors, l'officier se retourna, leva les yeux vers la photo enchâssée de mon défunt en uniforme, encadrée de la Croix de guerre et de la Médaille militaire, qu'il avait remarquée en arrivant sans vouloir la voir. Il dit quelque chose à ses deux sous-fifres sur un ton qui n'était pas un ordre et chacun me salua en claquant des talons.

— Le bras levé ?

— Non, à la visière. Ils s'inclinèrent et me demandèrent à sortir. Crois-moi que je m'empressai de les satisfaire, avec un grand ouf de soulagement. L'autre petit con vint dans l'après-midi faire son paquetage et je finis l'Occupation avec deux autres vieux sous-offs ; en tout bien, tout honneur, je te demande de me croire.

— Combien de témoignages de reconnaissance as-tu reçus après la guerre ?

— J'ai revu deux familles juives envoyées par le réseau.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout. Tu sais, on n'avait

pas bien le temps de faire connaissance, encore moins de s'échanger des cartes de visite. Certaines fois, entre le moment où tu "touchais" le clandestin et la prochaine patrouille il y avait à peine un quart d'heure.

— Comment passaient les patrouilles ? A heure fixe ?

— Faut pas prendre les Boches pour plus bêtes ou pour plus méchants qu'ils n'étaient, ce que j'en ai connu, du moins. S'ils avaient voulu boucler le fond du jardin ils l'auraient fait, surtout après l'inspection... Le barbelé ne devait pas leur coûter très cher. A moins qu'ils n'aient cru que j'avais arrêté par peur. Quant au rythme des patrouilles, ça devait dépendre de l'humeur du sous-off. Certaines fois, c'était toutes les vingt minutes, d'autres, une fois par heure

— Justement, vous ne saviez jamais !

— Moi si !

— Et comment donc ?

— Je n'avais pas de chien, volontairement, mais les voisins un peu plus loin, à droite et à gauche, en possédaient. Quand les Fridolins approchaient, les chiens aboyaient. Ils aboyaient d'autant plus fort qu'ils reniflaient dans certaines patrouilles un berger allemand. Ne me demande pas pourquoi ils n'ont pas interdit les chiens. Je n'en sais rien...

— Y a-t-il eu de la casse ?

— Dans mon coin nous n'avons pas eu de morts. Par contre, de l'autre côté de la Nationale et sur le Gave, ça rafalait souvent... Mais ce n'étaient pas des Boches que j'avais le plus peur.

— Ah bon ? Et de qui alors ?

— Des Français. Des jaloux de la ville qui auraient pu penser que je faisais ça pour de l'argent. Ou bien des collabos. Ça ne manquait pas. Mais surtout de ceux qu'on m'expédiait. Je faisais partie d'une chaîne dont je ne connaissais pas l'identité du maillon qui me précédait ; seulement un nom de code. Il aurait très bien pu se faire qu'un salopard se glisse dans le tas. Je n'étais vraiment tranquille que lorsque je connaissais l'expéditeur. Comme tes parents, par exemple. » J'eus la confirmation, à ce moment, de ce que je soupçonnais mais qu'ils ne m'avaient jamais dit. « Mais, grâce à la protection de la Sainte Vierge et de sainte Bernadette, tout s'est bien passé. »

A ce sujet, parce qu'il est d'actualité, je peux porter un témoignage. Bien que modeste, il vaut ce qu'il vaut.

Après l'invasion de la zone libre en novembre 1942, mes parents me récupérèrent avec eux à Paris. J'avais huit ans et, depuis l'âge de un an, ils ne m'avaient vu que quelques dizaines de fois. Moi-même je ne les

connaissais qu'à peine. Je découvris ainsi le Paris de l'Occupation, en cette sombre époque. En particulier, nos voisins Blond, tailleurs au rez-de-chaussée dans la cour. Ils étaient cinq à porter l'étoile jaune, les parents et les trois enfants : Charlotte, l'aînée, Armand, et mon copain Roger avec qui, avant d'entrer à Stan, j'allais à la laïque de la rue Falguière. Nous avons été ensemble de novembre 1942 à juin 1944. Puis, ils disparurent. Quand je posais des questions à mes parents, les réponses étaient évasives. Ils réapparurent en septembre chercher leur clef à la maison...

Alors, quand j'entends le président de la République, Jacques Chirac, décréter coupables les Français du crime d'extermination des juifs pendant la guerre et admettre une « dette imprescriptible » à l'égard des victimes juives, je ne pense pas qu'il connaisse bien la question. En tout cas, ni ma famille, ni des centaines de milliers d'autres ne se sentent concernées par ces paroles. Je pense même que d'innombrables juifs ont une dette imprescriptible de reconnaissance envers les Français chrétiens.

*

Me voilà revenu à Paris. Je déjeune avec l'affreux ADG qui a appris que mon rempla-

çant actuel au *Père Tranquille* se prénomme David :

« Alors, Jean, tu as pensé que c'était la meilleure façon pour ton restaurant d'avoir une étoile ?... »

**Achévé d'imprimer en septembre 1996
Les Presses Littéraires
66240 Saint-Estève**

**N° d'impression : 16795
Dépôt légal : 3^e septembre 1996**

120 F